

Bulletin Salésien

Organe des Œuvres de D. Bosco

Rue Cottolengo - 32 - Turin

(Paraît une fois par mois)

SOMMAIRE — Reine du Très-Saint Rosaire, priez pour nous	253	gonie Méridionale - Une Mission au milieu des Indiens Tehuelches	265
La Congrégation Salésienne et la Communion fréquente - Rapport lu au Congrès Eucharistique de Cologne	254	CULTE DE NOTRE DAME AUXILIATRICE	273
Bibliographie	257	Pèlerinage Spirituel	273
Quelques courts développements au Décret du 24 juillet 1907, déclarant Vénérable Dom Bosco	258	Grâces et faveurs	273
La Bienheureuse Jeanne d'Arc	262	CHRONIQUE SALÉSIENNE: <i>Aywailles</i> (Belgique), <i>Florence, Bethléem</i>	275
Trésor spirituel	264	Vie du Serviteur de Dieu Dominique Savio, élève du Vén. D. Bosco	277
NOUVELLES DES MISSIONS DE DOM BOSCO: Pata-		Nécrologie: Mr Antoine-François Hanquet	279
		Coopérateurs défunts	279

Reine du Très Saint Rosaire, PRIEZ POUR NOUS.

En nous disant d'invoquer Marie sous le titre de Reine du Très-Saint Rosaire, S. S. le Pape Léon XIII demandait souvent et avec de grandes instances à tous ses enfants de recourir à Elle par la belle prière qui, comme un rosier, s'effeuille aux pieds de la Mère du Sauveur. Son auguste prédécesseur Pie IX, le Pape de l'Immaculée Conception s'écriait: « Je fonde sur le Rosaire mes plus chères espérances pour le salut de la société chrétienne ».

Le Rosaire, ou sa troisième partie, le Chapelet, doit être pour le chrétien une arme offensive et défensive. C'est la prière de tous, la prière pour tous, celle qui honore plus particulièrement la Très-Sainte Vierge, la prière qui réjouit le ciel, ouvre le purgatoire, met en fuite le démon et les ennemis de notre foi.

Il fait bon de réciter le Chapelet. Mgr Dupanloup disait un jour avec une grâce charmante: « Réciter le chapelet, c'est tenir pendant quelques instants la main de la V. S. Vierge dans la nôtre ».

Chers Coopérateurs, pieux lecteurs, ne passons pas un seul jour de ce mois sans réciter avec dévotion notre Chapelet pour l'Église, pour notre patrie, pour nos vivants et nos chers défunts.

La Congrégation Salésienne et la Communion fréquente.

Avant et après le Décret.

Rapport lu au Congrès Eucharistique tenu à Cologne, les 4, 5, 6, 7, août de cette année.

MESSIEURS,

Ceux d'entre vous qui ont assisté au XVIIIe Congrès eucharistique tenu à Metz, il y a deux ans, se rappellent encore les passionnantes discussions soulevées à la séance des œuvres de jeunesse, à propos des difficultés de toute sorte que pouvait rencontrer la pratique de la Communion fréquente; ils se souviennent aussi que l'illustre archevêque de Westminster, Mgr Bourne, dont les formules heureuses résumèrent ces pacifiques débats, ne voulut pas clôturer la réunion sans redire à la docte assemblée le nom des deux grands promoteurs de la Communion fréquente au XIXe siècle, Mgr de Ségur et Dom Bosco.

Vous ne vous étonnerez donc pas, Messieurs, que l'humble famille salésienne, invitée par le Comité organisateur à exposer brièvement les idées de son Père en matière eucharistique et l'œuvre de ses membres en faveur de la Communion fréquente, saisisse avec empressement l'occasion qui lui est offerte pour adresser son tardif mais sincère remerciement à tous ceux qui, naguère, soulignaient de leurs applaudissements l'hommage rendu par l'éminent Prélat au grand éducateur de la jeunesse Dom Bosco.

Ce devoir rempli, permettez-moi, Messieurs, d'aborder mon sujet par un détour apparent de pensée. Ce qui frappe l'esprit quand on étudie l'âme d'un saint, c'est d'y trouver tout à la fois du passé, du présent et de l'avenir. Monde à part, il n'y a sans doute rien de plus différent d'un saint qu'un autre saint, mais tous, ou à peu près, nous les voyons posséder en commun ce trait que je vous signalais à l'instant.

Ils ont du passé dans l'âme; ils sont les fils de quelqu'un; à travers les siècles, ils se rattachent aux premiers maîtres et modèles; ils restent dans la tradition de la foi. — Ils ont du présent. Ils vibrent à l'unisson de l'âme de leur temps; ils en éprouvent tous les sentiments élevés, toutes les douleurs aussi, et souvent ils sont les plus fidèles interprètes des besoins, des tendances de leur génération. — Enfin et surtout, ils marchent plus vite et vont plus loin que les autres; ils pressentent et devinent des idées nouvelles; ils annoncent déjà, ils inventent, ils

ébauchent la formule de demain. Ils sont à l'avant-garde du progrès chrétien.

Le Vénérable Dom Bosco n'a pas fait exception à cette règle, et sur le chapitre de la Communion fréquente c'est merveille de l'entendre proclamer — *opportune et importune* — que l'Eucharistie prise à haute dose est de nos jours où la vie surnaturelle rencontre partout, dans la famille, dans les institutions, dans l'air du siècle, dans le tempérament hérité, tant d'adversaires déclarés, le seul frein efficace aux passions du jeune homme, en même temps que la nourriture naturelle de son âme baptisée; — c'est merveille de le voir — ceci se passait, il y a cinquante ans; notez-le bien — autoriser ses hardiesse des usages de la primitive Église, et nous ramener ainsi à la pureté de la tradition eucharistique; — c'est merveille enfin de le voir devancer d'un demi siècle le décret libérateur et lancer les formules, les arguments mêmes que la Congrégation du Concile reprendra plus tard à son compte. Sur cet article, il partageait l'opinion du Vénérable Cottolengo, son compatriote et son voisin qui disait: « Sur ce point, je me sens fort de réfuter tous ceux qui pensent le contraire ».

Et cette doctrine Messieurs, il ne la produisait pas pour disposer les esprits à son rêve eucharistique, mais bien plutôt pour légitimer ses actes, car la pratique chez lui était de beaucoup plus vieille que la théorie.

Tant qu'il n'eut à sa disposition que ce Patronage légendaire dont la vie nomade à la recherche d'un local est tout un poème, poème de joie et de douleurs mêlées, il dut se contenter de la communion hebdomadaire.

Mais, lorsqu'en 1847 il ouvrit son premier Internat, la pratique de la communion fréquente gagna rapidement son petit troupeau; et quand son œuvre fut en plein exercice, bon nombre de ses élèves devinrent promptement des *habituels du Pain quotidien*. C'était l'élite destinée à entraîner le gros de l'armée. « Parmi les autres, disait-il plus tard à un curé de France qui devint Salésien (1), les uns communiaient

(1) Mr. l'abbé Fèvre, curé de Saussey, au diocèse de Dijon.

trois ou quatre fois la semaine, plusieurs tous les dimanches, certains tous les quinze jours, l'infime minorité une fois le mois. » Désormais la tradition salésienne était établie et chacune de nos maisons tint à honneur de la maintenir.

Ce fut aisé, car avec sa pensée la plus chère, le fondateur des Salésiens avait transmis à ses fils les moyens propres à la réaliser.

Ces moyens, les voici :

D'abord, éveiller dans l'âme de l'enfant le goût de l'Eucharistie. Nous y arrivons à l'aide d'industries multiples. Les unes vous sont connues: instructions fréquentes et pressantes sur le sujet, exemple entraînant d'une élite, action discrète de quelques petits apôtres en blouse d'écoliers ou en tablier d'apprentis, recrutés ordinairement dans les confréries; conversations intimes habilement ménagées, adroitement conduites avec les enfants signalés comme malades d'âme. Les autres nous sont un peu spéciales. C'est d'abord ce que nous appelons « le petit mot du soir », courtes paroles d'édification adressées après la prière aux élèves de nos maisons. Dans le laisser-aller de cet entretien qui ne dépasse guère cinq minutes, le supérieur a toute facilité, quand l'occasion s'en présente, de réduire à néant, à l'aide d'une théologie aussi sûre que libérale, telle objection surprise en conversation, de raconter telle perle eucharistique, de rappeler à son jeune auditoire la grandeur de cet acte, le sérieux qu'il exige, le profit qu'en retire une âme bien disposée. Plusieurs de ces petites têtes s'endormiront dans un instant sur cette pensée de foi qui, tombée dans ce joli sillon qu'est l'esprit de l'enfant, germera et donnera son fruit en son temps.

C'est en second lieu la confiance extrême que nous avons dans la puissance d'attrait de la Communion elle-même.

Qui a mangé du pain eucharistique en mangera encore, pensons-nous.

N'est-il pas dit de cette manne de la Nouvelle Alliance qu'elle a toutes les saveurs?

Ils sentent bien nos enfants que l'Eucharistie aiguise l'appétit tout en l'apaisant, qu'Elle a — permettez-moi l'expression un peu vulgaire — un certain goût de « revenez-y » au charme duquel il est difficile de se soustraire.

Une communion en attire une autre derrière elle. Jésus se fait notre collaborateur dans cette œuvre divine: grâce à Lui, la besogne est étrangement simplifiée!

C'est enfin le secours puissant que nous attendons du sacrement de Pénitence. Vous allez peut-être nous traiter d'utopistes, Messieurs, mais cela ne m'empêchera pas de vous dire que nos efforts tendent à faire aimer la Confession, — préface indispensable à la Communion fré-

quente! Ce qui trop souvent écarte de la Table Sainte, c'est l'ennui de se confesser, ennui dont les causes sont aussi multiples que connues. Détruisez les préjugés, les craintes, les répugnances en développant l'esprit de Foi, l'amour délicat, le goût de la pureté, en rendant le tribunal aussi accueillant et miséricordieux que possible, en faisant sentir au jeune homme par ces accents qui ne trompent pas, que son âme est notre grande passion, et le problème est en partie résolu.

Pour aider à cette œuvre, Dom Bosco a voulu que, dans ses maisons, la faculté de se confesser fût aussi complète que possible. Ce n'est pas seulement la veille de fêtes, ou chaque samedi, que le confessionnal est ouvert et accessible à tous nos enfants, c'est chaque jour matin et soir. Le matin, durant la messe de communauté il y a toujours un ou plusieurs confesseurs à la disposition des élèves, et il faut voir comme l'on en use! De la sorte, l'exemple facilite encore l'accès du Saint Tribunal, en stimulant la volonté des hésitants. Le soir, c'est la même chose, pendant ou après les prières, là où elles se récitent à la chapelle. Aussi la question que se pose un prêtre étranger, quand il arrive dans une de nos maisons pendant la messe de communauté est celle-ci: « Quelle fête est-ce donc aujourd'hui? » — Car il voit le saint Tribunal assiégé comme dans les paroisses la veille des grandes solennités.

Mais, pourra-t-on dire, n'y a-t-il pas en tout cela une contrainte morale, un entraînement quasi-irrésistible, peu propre à faire éclore l'habitude librement contractée? Vos procédés ont bien l'air de sentir le « *Compelle intrare?* »

Non, Messieurs. Car, si d'une part, les Salésiens déploient toutes les ressources de leur tactique pour communiquer le goût de l'Eucharistie aux âmes de leurs enfants, ils tiennent en outre à leur faciliter le plus possible l'accès des sacrements, d'autre part, fidèles aux recommandations de leur Père, ils s'interdisent la moindre pression sur la liberté de ces mêmes enfants. Comme preuve à l'appui de mon affirmation, permettez-moi, Messieurs, de vous transporter en esprit à une de nos messes de communauté un jour de grande fête. Ce spectacle sera plus édifiant que toute citation. — Voici le moment de la communion arrivé. Déjà le célébrant s'est retourné pour dire: Misereatur vestri..... et vous voyez à peine quelques unités à la Table Sainte. Vous êtes étonné, presque scandalisé. — Quoi! Est-ce que dans les maisons salésiennes qu'on dit si pieuses, les élèves ne communient pas les jours de grande fête? — Puis, à l'*Ecce Agnus Dei*, voilà trois ou quatre enfants qui sortent du premier banc, en même

temps trois ou quatre autres arrivent du fond de la chapelle..... Vous regardez, et vous en voyez une demi-douzaine qui s'échappent des bancs du milieu; les bancs du devant, ceux de derrière déversent leur contingent, toujours par petits groupes. Certains paletots s'approchent, certaines soutanes ne bougent pas; d'ici un enfant se détache et va s'agenouiller près de son maître; de là un surveillant se lève et rejoint ses petits à la table sainte. — Et durant tout le temps que dure la communion les uns vont et viennent, les autres laissent passer; les uns s'avancent dans le plus profond recueillement, les autres prient agenouillés, la tête dans les mains. Enfin, le banc de communion se dégarnit et le prêtre retourne à l'autel, mais s'il fallait dire: un tel a communié, tel autre ne l'a pas fait, ce serait difficile. Pourquoi cela? — C'est que Dom Bosco a défendu de se rendre à la Table Sainte par bancs entiers. De la piété, oui, et beaucoup, mais de la piété libre; la communion fréquente et même quotidienne, oui, mais une entière liberté pour la communion, même aux jours de grande fête. N'a-t-il pas d'ailleurs écrit dans son règlement: « Il ne faut pas obliger les jeunes gens à fréquenter les sacrements. Il faut seulement les encourager dans ce devoir et leur procurer la facilité de l'accomplir. » Cette phrase est le sobre résumé des trois idées que je viens d'exposer.

Si maintenant, Messieurs, vous me demandez à quels résultats aboutit ce système, je me permettrai de vous en signaler deux:

Le premier, vous l'avez déjà compris, ce sont ces grappes de petits convives affamés que, chaque jour, depuis plus de 50 ans, nos humbles chapelles voient se presser au banquet eucharistique. Par contre, nous devons avouer que dans la mesure exacte où il nous est arrivé d'oublier nos méthodes, progressivement la table sainte s'est dégarnie, preuve évidente que ceci provenait de cela.

Le second, c'est l'éclosion abondante de vocations sacerdotales. Baignées dans cette atmosphère eucharistique, nourries de ce Pain qui protège les innocences ou les répare, les âmes prennent petit à petit cette piété virginale qui se donne à Dieu par tendresse, ce courage viril qui se fait soldat de Dieu et s'inscrit avec enthousiasme pour combattre à son service jusqu'à la mort. Or, vous savez, Messieurs, que ce sont là les deux racines de toute vocation sacerdotale. — Aussi nous ne nous étonnons guère quand, parfois, un pauvre billet tracé d'une écriture gauche et souvent tremblée, écrit dans un style curieux, vient nous révéler à des signes certains que Dieu est passé par là, et que, comme jadis sur les rives du lac de Galilée,

il a dit à ce petit écolier ou même à cet apprenti déjà avancé dans son métier: « Viens, suis-moi! Je te ferai pêcheur d'hommes. »

De ces pêcheurs d'hommes Dom Bosco, à lui seul, en a donné plus de *six mille* à l'Église de Dieu!

.....Et voilà, Messieurs, pour répondre à la question précise que nous adressait le comité organisateur du Congrès — voilà ce que les Salésiens ont fait pour la communion fréquente avant le décret.

Et après? Après? Messieurs. Mais il ont continué, tout simplement, trop heureux de se sentir approuvés par leur Mère, et de voir fondre comme neige au soleil certaines oppositions qui, la veille encore, intimidaient leur apostolat. Douce vengeance, s'il en fut!

Ces idées et ces faits soulèvent peut-être, Messieurs, dans l'esprit de plusieurs, certaines objections trop naturelles. Ne craignez-vous pas, nous dira-t-on, de voir s'introduire parmi vos enfants un respect humain d'un genre particulier, le respect humain à rebours, celui qui loin d'écarter de la table sainte, y entraîne par peur de se faire remarquer, qui conséquemment fait de la sainte communion un acte purement machinal, qui enfin conduit directement à la routine?

Sans doute, Messieurs, le fait existe, et nous ne l'ignorons pas; mais il est bien moins grand que l'on se l'imagine si l'on se rappelle que chez nous, la communion est spontanée, que l'expression « communion générale » est bannie de notre vocabulaire religieux, que nos enfants, même aux fêtes solennelles, ne vont pas à la table sainte par bancs ou rangées, et qu'enfin le contrôle du confesseur est toujours là pour écarter les habituels, les récidivistes, les scandaleux, surtout les routiniers.

Et la légèreté de l'enfant, diront certains autres, comptez-vous avec elle? Comment l'associez-vous fréquemment à l'acte le plus grand qu'un chrétien puisse accomplir? — Ce défaut dans l'enfant, nous ne le méprisons pas, loin de là; mais sans le déplorer à l'excès toutefois. Quel éducateur ignore en effet que la légèreté s'allie fréquemment avec la pureté, et qu'il y a entre elles deux peut-être plus qu'un rapport de voisinage? — En pratique, cependant, nous y portons remède de la façon suivante. *D'abord*, appuyés sur les meilleures habitudes romaines, et forts des usages de la primitive Église, nous demeurons partisans obstinés de la communion précoce, persuadés que si Jésus est le premier occupant de ces âmes, non seulement bien des passions, mais aussi bien des défauts s'épanouiront avec moins d'aisance. Nous n'oublions

pas pour cela d'exiger l'instruction suffisante requise par le Catéchisme du Concile de Trente, mais c'est tout, car selon les paroles du *Vénérable Dom Bosco*: « Quand un enfant sait distinguer entre le pain ordinaire et le Pain eucharistique, quand il a une instruction suffisante, il ne faut pas s'occuper de son âge, il faut que le Roi des cieux vienne régner dans cette âme bénie. »

Fidèles à notre méthode préventive, nous comptons aussi pour amender, sinon guérir ce vilain défaut, sur la communion fréquente elle-même; Au lieu d'attendre que la légèreté soit disparue pour faire communier (ce qui pourrait être long), nous faisons communier fréquemment pour le faire disparaître. Mais en même temps nous travaillons de toutes nos forces à mettre l'âme du communiant dans les meilleures dispositions de recueillement et de foi. Tandis que nos instructions, nos lectures, nos entretiens visent à rendre sa piété aussi éclairée que respectueuse, le règlement de nos maisons veille à entourer de toute l'importance possible, la célébration des saints mystères. La messe de communauté dans nos maisons revêt toujours une certaine solennité: tous nos enfants y récitent à haute voix les prières du matin et le chapelet; pendant la Communion des cantiques en langue vulgaire viennent aider aux sentiments du cœur; la plus grande modestie est exigée à l'aller comme au retour de la table sainte; enfin, après le saint sacrifice, une lecture, souvent empruntée à Mgr de Ségur, achève sous forme de courte méditation l'action de grâces de nos élèves. En un mot, nous nous ingénions de toutes manières pour que cet acte ne soit jamais accompli à la légère, et nous croyons que c'est encore le meilleur moyen dont on dispose pour corriger la légèreté de l'enfant.

Un dernier mot, Messieurs! Nul d'entre vous n'ignore cette phrase cinglante à l'adresse de certains maîtres chrétiens: « On leur demandait des hommes, ils ne nous ont donné que des communiants. » Assurément on prêtait à ce mot « communiants » le sens très spécial que nous lui devinons. Car pour tout cœur catholique l'homme complet, c'est le chrétien, et le moyen le plus puissant pour nous rendre semblables au Christ notre modèle, c'est bien encore de nous unir fréquemment à sa personne sacrée dans la sainte communion. Aussi, travailler à faire de vrais communiants, c'est préparer à l'Église de Dieu de ces hommes *per quos salus fiet in Israel*.

L'œil fixé sur ce but, les Salésiens s'emploient de toutes leurs forces à propager le culte eucharistique entendu selon les désir du Cœur de Jésus. Fiers de se trouver en communion

d'idées avec le Pontife romain, heureux de la qualité des résultats acquis, les fils de Dom Bosco ont un motif tout spécial de demeurer les apôtres de cette croisade nouvelle. A son lit de mort, leur Père, revenant dans une dernière recommandation sur la grande pensée de toute sa vie, leur disait en effet: « Du haut de la chaire et dans les conversations insistez sur la dévotion à la Sainte Vierge et sur la Communion fréquente. »

Ces avis furent les derniers qui tombèrent de ses lèvres. Deux jours après, Dom Bosco s'endormait à la terre. Son legs suprême au seuil de la tombe avait été la Communion fréquente.

Bibliographie.

Livres gracieusement offerts à la Direction.

ÉTUDES. — 5 août 1909: Une Conversion de Protestants par la Sainte Eucharistie, *Emmanuel Abt* — À travers l'œuvre de M. Ch. Maurras. — Essai critique, *Pedro Descogs* — Un supplément à la correspondance de Bourdaloue, *Eugène Griselle*. — Images d'Extrême-Orient, *L. de la Vallée-Poussin* — Le dernier des fauconniers, *A. Malet* — Les origines de la Réforme en France, *Joseph de la Servière* — Commission biblique — Du caractère historique des trois premiers chapitres de la Genèse... — Bulletin d'ancienne littérature chrétienne, *Adhémar d'Alès* — Revue des livres — Notes Bibliographiques — Événements de la quinzaine.

ÉTUDES. — 20 août 1909: L'Eucharistie à Lourdes, *J. de Touquedec* — Une conversion de Protestants par la Sainte Eucharistie, *Emmanuel Abt* — Le « Journal de visites pastorales » de Mgr. Camille de Neuville (1654-1662), *Th. Malley* — Entre Aristote et Kant — La philosophie d'O. Hamelin, *Camille de Beaupuy* — En Amérique latine — Le Brésil: La situation religieuse, *Joseph Burnichon* — Les œuvres du T. R. P. Desurmont, *Joseph Boubée* — Revue des livres — Notes Bibliographiques — Événements de la quinzaine.

Les Religions, par M. l'abbé BROUSOLE, 1 vol. in-12 de 384 pages. Prix: 2 fr. P. Téqui, éditeur, 82 rue Bonaparte, Paris-VI^e.

On n'a pas donné à ces Leçons le titre d'« Histoire des religions »: il ne saurait en effet lui convenir. Car si l'auteur y étudie les principales religions, il le fait constamment au point de vue de l'apologétique chrétienne, en tant qu'on peut les comparer au christianisme. Il a la conviction que l'intérêt d'actualité que présente l'histoire des religions deviendrait vite et facilement dangereux, si l'on ne prenait soin, dans les cours d'instruction religieuse, de ne jamais perdre de vue qu'on en veut faire actuellement « une machine de guerre » contre le catholicisme. Mais il n'est pas moins persuadé que, malgré la délicatesse de ce genre d'études, il faut absolument que nous commencions à nous en occuper sérieusement. « Le plus grand danger qui pourrait nous venir, pour notre foi, de l'histoire des religions, serait de continuer imprudemment, dans les circonstances actuelles, à le vouloir toujours ignorer ».

Quelques courts développements au Décret du 24 juillet 1907,
déclarant Vénérable Dom Bosco. (1)

Le Système éducatif de D. Bosco

Relativement à l'éducation de la jeunesse, JEAN BOSCO, ayant toujours présente à l'esprit la divine sentence : *Initium sapientiae est timor Domini*, adopte un système tout de prévoyante sagacité, de vigilance et de charité....

v.

Dom Bosco pédagogue et éducateur.

Mais il y a surtout dans l'œuvre d'éducation un point sur lequel Victorin de Feltre et Dom Bosco restent eux deux seulement, et c'est celui de la piété chrétienne, comme moyen, comme facteur suprême de l'éducateur, mais à ce point hâtons-nous de le dire, ne pouvait pas parvenir le sens pédagogique de Quintilien qui n'était pas illuminé du rayon de la foi. Et ici, admirable et surprenante est la ressemblance de ces deux grands éducateurs. Victorin qui aime la Très Sainte Vierge d'un tendre amour et qui lui consacre, même dès ses premières années, sa pureté qu'il conservera sans tache jusqu'à la mort; Victorin, qui assiste tous les jours à la Messe, s'approche souvent de la sainte communion et avant de commencer ses occupations journalières, consacre un bon moment de temps à la prière et à la lecture de la Sainte Ecriture et des Psaumes de l'Église; Victorin qui ne manque jamais aux jours de dimanches et de fêtes d'écouter la parole de Dieu, et, ces jours-là, plus spécialement, multiplie les œuvres de charité qui furent l'exercice quotidien de sa vie; Victorin qui par de bonnes paroles et de petits discours pleins de foi, recommande à ses élèves la fréquentation des Sacrements, fondant sur cette pratique tout son édifice éducatif. Quelle merveilleuse rencontre ne présente-t-il pas avec D. Bosco, si dévoué à Marie Auxiliatrice, observateur délicat et constant de la chasteté, prêtre modèle à l'autel, dans la chaire, au confession-

nal; avec D. Bosco dévoré de charité et de foi, qui enseigne et recommande la fréquentation aux Sacrements avec une ardeur, un zèle si vif et si prudent tout à la fois, qui proclame et écrit à tous et partout qu'il ne peut pas se donner une saine et véritable éducation, si celle-ci n'est pas entretenue et soutenue par la fréquentation de la Sainte Communion. Faut-il encore dire quelque chose? Il y a un point sur lequel l'éducateur piémontais reste isolé, sublimement solitaire; c'est dans la qualité des enfants et des jeunes gens dont il fait l'objet spécial de ses sollicitudes éducatives. L'éducation, chez Quintilien, conserve toujours et malgré tout, un fond aristocratique, conséquence naturelle d'une éducation, comme l'était le paganisme, qui érigeait en principe la séparation de classe ou de caste, et le *servus*, la *plebs* elle-même s'estimait d'une nature différente de celle du *senatus populusque romanus*. Le Feltrois, bien qu'étant profondément et entièrement chrétien, s'adresse, presque exclusivement, dans son œuvre didactico-éducative, aux classes hautes et moyennes. Dom Bosco, au contraire, né en un temps, à une époque où la classe sociale la plus humble, par une évolution naturelle et progressive, parvient à ce poste de fraternité, de liberté et d'égalité sincèrement, justement compris, auquel lui donne droit sa qualité de classe chrétienne, mais qui, d'autre part, a le plus besoin de soins et d'attentions pour ne pas dépasser l'exercice de ses droits et dans l'usage de ceux-ci, de ne jamais oublier ses devoirs; Dom Bosco, dis-je, prend comme objet principal et pour ainsi dire exclusif de ses sollicitudes paternelles la jeunesse de ce soi-disant bas peuple, parce qu'elle est la plus pauvre et la plus généralement abandonnée. Quoi de plus? Une tendance particulière l'entraîne comme invinciblement vers ces gamins, ces *biricchini*, comme il se plaît à les appeler, vers ceux qu'une orgueilleuse, mais encore plus lâche pédagogie, dénonce sans autre forme de procès comme incorrigibles; lui, il les appelle à lui et les traite comme ses enfants; il les délivre de la prison, les sauve du vice, les relève de l'abrutissement; il les reconduit à Dieu et les remet à l'honneur de la société.

(1) Voir les numéros de Mars, Avril et suivants.

C'était un soir de 1860, et le bon prêtre revenait à son Oratoire, entouré de sept petits apprentis dont l'âge allait de 12 à 18 ans, aux vêtements débraillés, au visage vif mais peu franc, manifestant dans tout leur être le manque d'éducation, de bonnes manières, en un mot, peu intéressants. — On lui dit en les lui consignant: — Armez-vous de beaucoup de patience; ils sont plus malheureux que méchants! — Et de la patience, il lui en fallut en effet une forte dose, car ils n'acceptaient et ne

affaires et le remerciait encore une fois de ce qu'il avait fait pour lui, Lorsqu'il nous eut narré le fait, D. Bosco, se tournant vers nous, nous dit: « Non, il n'est pas vrai que les jeunes gens soient incorrigibles; travaillez, aimez-les d'une affection chrétienne, ces chers jeunes gens, bien plus souvent malheureux que mauvais; la force de la volonté, augmentée de la grâce de Dieu, triomphe de toutes les difficultés que l'on croyait même insurmontables ». —

En somme, le but, l'idéal suprême de la pé-



PATAGONIE MÉRIDIONALE (Rép. Arg.) — Une famille d'Indiens Tehuelches du Territoire de S. Cruz.

voulaient accepter aucune discipline; à tous moments ils en venaient aux querelles, aux rixes. Et combien affreuse était leur conversation toute entière d'injures les plus basses, de blasphèmes les plus horribles! Mais la charité chrétienne l'emporta enfin. Avec ces fameux *sept* disparut pour toujours la fameuse *cocca* du Valdocco, ou plutôt cette bande de petits brigands de 12 à 18 ans contre laquelle la queue elle-même se déclarait impuissante. Un de ces gaillards, émigré peu d'années après en Amérique, dans le Vénézuéla, et revenu, depuis possesseur d'une petite fortune, s'en vint, dès son retour, voir D. Bosco, lui raconter ses

dagogie de D. Bosco est l'élévation morale et civile du prolétariat juvénile avec l'ascension à la dignité de la vie de la part de ceux qu'une science, aussi ignorante qu'ennemie de la fatigue et rebelle à l'esprit de sacrifice prétendrait condamner à une perpétuelle inhabilité intellectuelle et morale. Tel est le caractère éducatif, clairement expliqué et développé, de D. Bosco appelé *l'homme de son époque*; de D. Bosco *unum et idem* dans les lignes substantielles de système et de méthode avec de Feltre, parce que tous deux fils du Christianisme, parce que hommes de foi, de foi, dis-je, catholique, apostolique, romaine. L'Évangile, a écrit Joseph de

Maistre, divinisa les lois de la nature (1); Victorin et D. Bosco divinisèrent la pédagogie. Certes, ils seront toujours, l'un le modèle de l'éducateur chrétien, l'autre le modèle de l'éducateur catholique prêtre. De la *Giocosa* de Victorin sortirent, proclame l'Andres, comme du cheval de Troie, et se répandirent par tout le monde, des hommes très remarquables dans les sciences, dans les lettres et dans les armes. A l'école de D. Bosco se formèrent et de là partirent pour l'ancien et le nouveau monde, des hommes illustres en toute branche de la discipline et pour toutes les carrières sociales, attachés à lui, à l'humble prêtre du Valdocco, à lui qui était plus qu' éducateur, car il était père d'une puissance d'affection, d'une force d'amour qui était surhumaine, comme surhumaine était cet ascendant, surhumaine cette efficacité morale, surhumain cet empire qu'il possédait sur le cœur de la jeunesse; sur ce cœur à la formation pure, vigoureuse, sainte, duquel s'adressaient d'une manière toute spéciale ses soins, ses sollicitudes que sa paternité spirituelle sut élever au plus haut degré. Le Vicaire de Jésus-Christ, entourait, il y a deux ans, le front de D. Bosco du diadème de la Vénéralité; mais ses fils, les fils de son cœur, lui avaient déjà auparavant élevé l'autel de leur amour. Qui plus que lui réussit à pénétrer les secrets les plus cachés du cœur humain, et faire de ce cœur, sanctifié par la grâce, purifié par la vertu, l'instrument des plus nobles et des plus hardies entreprises? Si, comme l'observe sagement le protestant Rogers, illustre professeur à l'Université d'Oxford, si dans la religion se trouve le secret des grands événements de la civilisation, je n'irai pas, je pense, trop loin du vrai en affirmant que c'est dans le cœur que se trouve le secret de la grandeur de D. Bosco.

§ II. — Le Système éducatif de D. Bosco et les pédagogistes modernes.

LE Docteur François Forster, professeur de pédagogie à l'Université de Zurich, dans son livre: « *Ecole et Caractère* qui vraiment apporte une très importante contribution à la pédagogie de l'obéissance et à la réforme de la discipline scolastique, résume ainsi ses idées dans une dernière analyse :

«.....Comment peut-on organiser ce culte du caractère. Nous avons tout d'abord conseillé les discussion occasionnelles autour des devoirs et des conflits quotidiens de la vie scolastique.

Ces conversations entraînent à instituer des leçons pour l'enseignement éthique, destinées non à prendre la place de l'enseignement religieux mais seulement à le compléter du côté des applications concrètes. De telles leçons fourniraient aux enseignants le droit d'approfondir du côté spirituel la discipline scolastique, et en général de lier toute entière leur action pédagogique au culte du caractère.

« Outre ces leçons à faire, l'enseignant devrait aussi apprendre à compénétrer, avec l'élément éthique toute la matière d'enseignement... Pour moi il n'y a pas de doute que la pédagogie pénétrant de telle sorte dans les problèmes de l'éducation du caractère, réussira peu à peu à mitiger et à résoudre le grave conflit qui domine présentement dans toute les pays entre l'école laïque et l'Église. Plus l'école laïque sous l'influence de l'incrédulité augmentant, ira abandonnant toute relation avec le soin religieux de l'âme pour se consacrer de plus en plus exclusivement à l'intelligence, plus il paraîtra évident aux enseignants laïques que le travail et la discipline scolastique, sans les grandes inspirations éthiques, se réduisent à un mécanisme rouillé, destiné à la fin à s'arrêter complètement, par manque de cette force motrice qui vient de l'âme. On commencera alors à se donner avec une plus grande intensité au culte des forces éthiques et alors on découvrira que la cure éthique de l'âme, par l'intime nature de sa psychologie, demande et réclame d'être motivée et fortifiée par le principe religieux ».

Et après avoir montré dans les diverses propositions de nature pédagogique-morale « l'insurrérogation de la religion dans un tel champ » et « l'absolue nécessité que cette cure de l'âme soit accomplie par le principe religieux » alors, — dit-il, on est entraîné à jeter un coup d'œil sur le problème de la *séparation de l'État avec l'Église*. En principe, ces deux êtres ne peuvent pas plus se séparer l'un de l'autre que le corps ne peut le faire d'avec l'âme dans l'existence sur cette terre. Toute participation des hommes à la vie de l'État et toute éducation à cette même vie rend nécessaire le culte de la conscience, mais il ne peut jamais y avoir de culte de la conscience sans le culte des mystères religieux dans lesquels l'âme humaine, grâce à des témoignages et à des événements sublimes vient parler à la conscience de sa destination ultra-terrestre. La religion et la religion seulement parle le langage de l'âme; qui veut l'âme qui veut animer la vie, doit vouloir la religion ».

Celui qui nous a suivi jusqu'ici, peut par ces paroles facilement comprendre la place qu'oc-

(1) *Soirées de S. Pétersbourg*, Entretien IX.

cupera toujours le système éducatif de D. Bosco dans la véritable pédagogie.

Le Professeur Förster, dans la préface de son ouvrage cité plus haut établit que « l'importance extraordinaire de la discipline scolastique pour la formation du caractère et pour l'éducation sociale de la jeunesse n'a pas encore été jusqu'ici clairement reconnue, sinon par des pédagogistes américains », mais dans le corps du livre, à la fin du chapitre troisième, il a cette page que nous copions textuellement :

« Comme conclusion à ce chapitre de la *Prophylaxie*, je dirai encore quelques mots sur ce qu'ont fait d'autres pédagogistes qui suivent la même route. Je mentionnerai surtout la discipline préventive de D. Bosco.

« En ces derniers temps, les principes et les succès du pédagogue catholique D. Bosco (de Turin) ont attiré sur lui l'attention des autres pédagogistes de toute école. Lui aussi oppose au « système répressif » le « système préventif », et dit de ce dernier :

« Le système préventif rend averti l'élève de telle sorte que l'éducateur pourra librement parler avec le langage du cœur, aussi bien pendant le temps de l'éducation qu'après. L'éducateur ayant gagné le cœur de son protégé, pourra exercer sur lui un grand empire, l'avertir, le conseiller et même le corriger alors qu'il se trouvera déjà dans les emplois, dans les offices civils et dans le commerce. Pour ces raisons et pour beaucoup d'autres, il semble que le Système Préventif doive prévaloir sur le répressif.

« Le Système répressif, — continue-t-il — peut empêcher un désordre, mais il rendra difficilement meilleurs les délinquants, et l'on a observé que les jeunes gens et même les enfants n'oublient jamais les châtimens subits et ils conservent toujours pour le moins de l'amertume avec le désir de secouer le joug et même de tirer vengeance.

« Ainsi pour D. Bosco, le « système préventif » consiste en une sorte d'amicales discussions avec les enfants et jeunes gens, à s'imprégner de leurs désirs, de leurs conflits et de leurs faiblesses de manière à les mettre dans l'impossibilité de commettre des fautes ».

Cela n'est pas assez.

Le Professeur Förster n'hésite point un instant à reconnaître que les propositions des pédagogistes américains « ont, hélas! toujours un point faible, et c'est la superficialité des principes sur lesquelles elles sont basées. De fait, dit-il, ils affirment cependant avec raison que la discipline scolastique doit se mettre plus en harmonie avec les exigences de notre démocratie industrielle, mais ils ne pensent pas que les exigences d'une forme bien déterminée de société

ne peuvent être prises comme règle suprême de la pédagogie morale, et que l'éducation de l'homme doit se conformer à un idéal qui, au delà des exigences changeantes des temps, établit quelque chose seulement, et en tout temps est capable d'élever, et de renforcer dans l'homme la spiritualité et de maintenir l'intime union entre les hommes.....»

Or c'est en cela précisément que réside le secret de l'admiration qui entoure le système éducatif de D. Bosco et plus encore de son admirable efficacité.

« Le système introduit et pratiqué par Dom Bosco dans l'éducation de la jeunesse, — écrivait le regretté D. Bonetti (1) — en outre de sa pleine convenance et de son accord avec la raison et avec la Religion, paraissait plus conforme au caractère de l'époque. Il s'élevait en ces années, de violentes rumeurs en Italie et ailleurs contre les Gouvernements absolus; on protestait hautement contre les mesures de sévérité par le moyen desquelles on disciplinait le peuple et l'on administrait la justice. Les princes eux-mêmes, plus tenaces sous l'ancien régime, avaient, dans l'intention d'éviter des malheurs et de prévenir des tumultes, cru bon de se plier aux demandes populaires et d'introduire dans leurs États des réformes radicales tant dans l'administration civile que dans la judiciaire. De là les acclamations, les fêtes, les jeux de toute sorte n'étaient plus entendus ni vus par respect pour la liberté. Or ces aspirations populaires vers un gouvernement plus doux, secondées par les Princes respectifs, faisaient que les enfants et jeunes gens exigeaient, eux aussi, de leurs Supérieurs une direction plus affectueuse, plus paternelle.... » Rappelons-nous, ainsi que nous l'avons vu et lu dans le *Bulletin Salésien* du mois de mai dernier, comment D. Bosco nous a enseigné à traiter la jeunesse.

Et pourtant l'opportunité n'est pas toute l'excellence du système éducatif du grand Apôtre de la jeunesse au XIXe siècle; sa meilleure partie réside dans ses merveilleux résultats qui ne pourront jamais faillir, car ce sont les fruits sûrs de la *raison* et de la *Religion* sur lesquels se fonde et repose le Système préventif de D. Bosco.

(1) *Cinq lustres de l'histoire de l'Oratoire Salésien*, fondé par D. Jean Bosco, prêtre, page 210.



La Bienheureuse Jeanne d'Arc (*)

DENDANT ces tristes jours d'abattement et de maladie, dont la jeunesse de Jeanne ne tarda pas à triompher, Pierre Cauchon continuait à machiner contre elle. Il fit dresser un résumé du réquisitoire pour être soumis à l'examen de l'Université de Paris. Les accusations y étaient resserrées et les réponses de Jeanne mutilées et travesties. C'était la sentence rédigée d'avance. La réponse de l'Université anglaise et gallicane de Paris ne pouvait plus être douteuse. Elle approuva l'accusation et le procès. Les interrogatoires reprirent plus pressants, plus fallacieux. On avait hâte d'en finir. Les menaces s'ajoutèrent pour Jeanne aux plus perfides instances. On fut même sur le point de la mettre à la torture. Ses saintes avec les anges étaient revenues et la soutenaient au milieu de ces horribles épreuves. On lui lut la réponse de l'Université, qui était sa condamnation. Enfin, le mercredi 23 mai, sur une nouvelle exhortation publique à renier sa mission, Jeanne ayant déclaré qu'elle la soutiendrait jusqu'à la mort, Pierre Cauchon déclara le procès clos et annonça pour le lendemain le prononcé du jugement.

Une dernière épreuve attendait l'accusée. On la soumit à une lugubre scène, propre à lui arracher par la terreur le désaveu que le juge avait en vain cherché à obtenir d'elle. Le lendemain 24, la prisonnière fut conduite en charrette au cimetière Saint-Ouen. Là avaient été dressées deux tribunes: sur l'une étaient ses juges, Winchester avec eux; Jeanne fut placée sur l'autre, entourée des officiers du tribunal et du traître Loyseleur. Au milieu de cet appareil, on adressa à l'accusée un long sermon pour l'exhorter à se soumettre, en lui prouvant que, d'erreur en erreur, de crime en crime, elle était allée, au grand scandale du peuple chrétien, jusqu'à la séparation d'avec l'Église.

Inspirée par ses voix, l'accusée répondit: « J'ai demandé que tout le procès fut envoyé à Rome à notre Saint-Père le Pape, à qui je me rapporte après Dieu. Ce que j'ai dit, ce que j'ai fait, je l'ai dit, je l'ai fait par ordre de Dieu. Je n'en veux charger personne, ni mon roi, ni aucun autre; s'il y a quelque faute, elle est de moi et non d'un autre. » Au nom du président Cauchon, Guillaume Erard objecta: « On ne peut pas aller chercher

notre Saint-Père si loin. Les évêques sont juges aussi, chacun en son diocèse ». Une fois de plus, Jeanne confondait ses juges. On l'accusait de ne pas vouloir se soumettre à l'Église et on lui refusait l'appel au Pape. Il fallait à tout prix obtenir une abjuration qui seule pouvait satisfaire l'amour-propre et la haine de l'Angleterre et atténuer l'odieux du procès. On lui présenta la cédule d'abjuration rédigée d'avance. « Qu'est-ce qu'abjurer? » demanda l'innocente jeune fille. Massieu lui suggéra cette formule: « Je m'en rapporte à l'Église universelle, si je dois abjurer ou non ». L'Église universelle, c'était le Pape et non plus l'évêque de Beauvais. « Tu abjureras présentement ou tu seras brûlée aujourd'hui même, crie Erard furieux ». — « Je n'ai rien fait de mal, répond Jeanne; je crois au symbole, aux commandements de Dieu. Je m'en réfère à la cour de Rome: ce qu'elle croit, je le crois aussi ». Le bourreau était au pied de la tribune, prêt à la saisir. La scène traînait en longueur. Dans la foule, les ennemis de Jeanne s'impatientaient, les soldats anglais faisaient entendre des murmures menaçants; on se mettait à assaillir de pierres la victime. Jeanne émue, brisée, invoquait vainement saint Michel. Cependant le juge commence à lire la sentence de condamnation. Jeanne l'interrompt: « Je me soumets à l'Église, dit-elle d'une voix anéantie, je signerai ». La victime défaillait. Maître Erard lui donna lecture alors d'une courte formule de rétractation dont il lui fit répéter chaque mot après lui. Un secrétaire du grand conseil anglais aposté là à dessein lui en présenta une beaucoup plus longue et plus explicite à signer. Jeanne objecta qu'elle ne savait ni lire ni écrire. Elle forma un rond sur le papier, en guise de signature. Un Anglais lui prenant la main lui fit tracer les lettres de son nom. Les juges ne purent alors la condamner qu'à la prison perpétuelle; mais Jeanne, quatre jours après, rétractait l'abjuration que la violence lui avait arrachée. Cette sentence d'ailleurs ne suffisait pas à la haine des Anglais. Le déshonneur, ce n'était pas assez; ils voulaient quand même la mort de la victime.

On employa la ruse la plus infâme pour la perdre. Le jugement lui interdisait de porter désormais ses habits d'homme qui avaient été, dans sa vie guerrière, la sauvegarde de sa pudeur. Ses geôliers lui enlevèrent, à son insu, les vêtements de femme qu'elle portait dans sa prison, en ne lui

(*) Voir le *Bulletin Salésien* de Septembre.

laissant que son costume d'homme d'armes. Par nécessité, elle dut le mettre un instant pour sortir; en rentrant, elle n'en trouva plus d'autres. Ses juges lui firent un crime nouveau de ce changement d'habit. On l'accusa d'être retombée dans ses anciennes erreurs. Cette fois, le procès ne fut pas long. Le mercredi 30 mai 1431, à l'aube, Jeanne fut citée à comparaître devant ses juges, pour entendre sa condamnation et être ensuite livrée au bras séculier. Bientôt arriva le confesseur, frère Martin l'Advenu, avec mission de lui annoncer sa mort et de l'induire à la pénitence. Quand la pauvre jeune fille apprit qu'elle devait mourir le jour même du supplice du feu, elle sentit fléchir en elle la nature. Des sanglots s'échappèrent de sa poitrine avec de touchants regrets de la vie. Mais après l'explosion de sa douleur, elle revint à elle, se confessa et demanda à communier. Elle reçut dans ses ravissements habituels d'amour le corps du Sauveur, que le clergé de la ville voisine lui apporta, avec la pompe accoutumée, au chant des litanies.

Une dernière fois, elle en avait appelé à Dieu, le juge suprême. C'est Cauchon qui se présenta à elle dans sa prison, suivi de plusieurs de ses assesseurs, pour lui persuader de renouveler son abjuration avant l'exécution du jugement. Il venait chercher la sanction de sa perfidie. En l'apercevant, Jeanne lui jeta ce mot vengeur: « Évêque, je meurs par vous! » — « Vous mourez, répondit impudemment le juge, parce que vous n'avez pas tenu ce que vous nous avez promis et que vous êtes retournée à votre premier maléfice ». — « Hélas! répliqua la sainte martyre de la pudeur, si vous m'eussiez enfermée dans les prisons d'Eglise, et remise aux mains des gardiens ecclésiastiques, ceci ne serait pas arrivé. C'est pourquoi j'appelle de vous devant Dieu ».

A 9 heures, une charrette vint chercher la prisonnière; une nombreuse troupe d'hommes d'armes anglais, Warwick à leur tête, l'escortait. Jeanne y monta avec le bourreau. « Rouen, Rouen s'écria-t-elle plusieurs fois, est-ce ici que je dois mourir? »

Trois estrades s'élevaient sur la place du Marché-aux-Poissons, où se pressait la foule. Sur la première avaient pris place le cardinal Winchester, l'évêque de Beauvais et les autres personnages du procès; les représentants du pouvoir civil et de la justice séculière occupaient la seconde. La troisième estrade était destinée à Jeanne et au prédicateur désigné pour l'atroce cérémonie. Elle y monta, vêtue d'une chemise longue, la tête couverte d'un chaperon. Son confesseur, le frère Martin l'Advenu, le frère Ysambard de la Pierre, et l'huissier Massieu l'accompagnaient. — Après l'odieux sermon de Nicolas Midy, ce fut au tour du juge Cauchon de parler.

Il exhorta hypocritement la victime à s'occuper de son âme et à se remémorer tous ses crimes pour s'exciter au repentir. Cependant Jeanne s'était jetée à genoux, pleurant, sanglotant, priant. Elle invoquait tour à tour Dieu, la Vierge Marie, saint Michel, ses chères saintes Catherine et Marguerite; elle pardonnait à tous, demandant aussi pardon du mal qu'elle avait pu faire aux autres, implorant les prières des assistants, suppliant chacun des prêtres de dire une messe pour le repos de son âme. La pauvre enfant parlait avec une si grande foi, une si touchante humilité, que personne ne pouvait plus contenir son émotion. Les juges eux-mêmes et Cauchon et Winchester pleuraient.

A cette heure suprême, délaissée des siens, condamnée par ses ennemis, Jeanne prosternée sous le coup de l'abominable sentence, était unie de toutes les ardeurs de son âme innocente à la divine victime du Calvaire. Elle demanda une croix. Par pitié, un Anglais lui en fit une avec un morceau de bois; mais c'est un crucifix qu'elle voulait. On alla lui chercher à l'église voisine la croix des processions. Elle la baisa ardemment en suppliant qu'on la tint continuellement élevée sous ses yeux, jusqu'à l'instant de sa mort.

Pendant ce temps-là les soldats anglais s'impatientaient. Deux sergents allèrent prendre Jeanne des mains des prêtres, pour la conduire au juge séculier. « Menez, menez », dit celui-ci intimidé aux gardes, sans même prendre le temps de lire à son tour la sentence, et s'adressant au bourreau: « Fais ton office ». Les soldats entraînent alors la victime au bûcher. « O Rouen! soupire-t-elle de nouveau, tu seras donc ma dernière demeure! » Elle gravit le funèbre échafaud, suivie de son confesseur.

Du haut du bûcher, devant la foule muette, la douce martyre se prit à pleurer sur la ville. « Ah! Rouen, Rouen, dit-elle, j'ai bien peur que tu n'aies à souffrir de ma mort! » On la lia au gibet d'ignominie, sans qu'une plainte sortit de sa bouche. Le bourreau mit le feu au bûcher. Bientôt la flamme monte. Jeanne crie au frère Martin resté près d'elle de descendre; elle lui demande seulement de tenir toujours la croix du Sauveur sous ses yeux. Un moment, la figure de Pierre Cauchon, qui s'était approché du bûcher, apparaît à la lueur des flammes. « Évêque, répète avec une sévérité accusatrice la victime, je meurs par vous ». Et fidèle jusqu'à la mort à la cause pour laquelle Dieu l'avait suscitée, elle s'écrie. « Que j'aie bien fait, que j'aie mal fait, mon roi n'y est pour rien; ce n'est pas lui qui m'a conseillée ». Et au milieu des flammes et des tourbillons de fumée qui montent et enveloppent son chaste corps, on l'entend dire encore: « Mes saintes ne m'ont pas trompée; ma mission était de Dieu.

Saint Michel, sainte Marguerite et sainte Catherine, vous tous, mes frères et sœurs du Paradis, venez à mon aide ». L'horrible supplice lui arrache un cri d'angoisse: « De l'eau! de l'eau bénite! » Puis avec l'ardeur d'une extase qui lui montre le ciel ouvert sur sa tête: « Jésus! Jésus! Jésus! » s'écrie la sainte victime. Elle laisse retomber sa tête mourante et elle exhale son âme dans un dernier soupir: « Jésus! »

La flamme acheva de consumer le corps de la suppliciée. Les cendres, les ossements, le cœur que l'on retrouva intact avec les entrailles, tout fut jeté, par ordre de Winchester, dans la Seine.

Le sacrifice était consommé; la France était sauvée.

Moins de sept ans après cette criminelle journée du 30 mai 1431, Charles VII, comme l'avait prédit Jeanne, recouvrait Paris. Le duc de Bourgogne se réconciliait avec le roi de France. Dix ans plus tard, l'Anglais, chassé par les armées royales, perdait la Normandie, la Guyenne et ne gardait de ses possessions françaises que Calais. Bientôt, par la voix du Souverain Pontife, l'Église cassait l'inique procès et le jugement de Rouen. La Pucelle d'Orléans était réhabilitée aux yeux du monde chrétien.

Et aujourd'hui, Rome a parlé! Le sentiment national exalte à l'envi la libératrice de la France, l'héroïque Vierge de Domrémy, la chaste martyre de Rouen que l'Église vient de placer sur ses autels.

« S'il y a dans la vie des Saints comme un reflet des grands modèles qui nous sont proposés, où le trouver plus éclatant et plus doux à la fois que dans celle qui, à la distance où demeure toute semblable imitation, rappelle en même temps le Sauveur et sa Mère: la Mère de Dieu dans sa virginité, le Sauveur dans les traverses de sa mission, dans le traître qu'elle rencontra, dans l'hypocrisie de ses juges..... dans la *vraie cause* de sa mort. » Ainsi s'exprime M. Wallon dans sa belle *Histoire de Jeanne d'Arc*.

« Oh! qu'elle semblera grande aux âges les plus reculés, s'écriait, il y a quarante ans, l'illustre Cardinal Pie, cette fille d'Adam en qui ses ennemis et ses juges n'ont pu découvrir une seule faiblesse, dont la vie intime est aussi pure, aussi resplendissante que sa vie publique; dont cent dix-huit témoins oculaires, parmi lesquels ses amis d'enfance, ses compagnons d'armes, ses serviteurs les plus familiers, ont révélé tout ce qu'ils savaient, sans pouvoir révéler autre chose que des vertus! »

Au pied même du bûcher de Rouen, l'un des bourreaux de la vierge Jeanne s'était écrié en se frappant la poitrine: « *Nous sommes perdus, car nous avons fait mourir une Sainte!* »

Le procès pour l'introduction de la cause de Jeanne d'Arc fut canoniquement commencé par Mgr Dupanloup et présenté à Rome par le pieux prélat en février 1876. A la suite du vote *unanime* des membres de la S. Cong. des Rites, Léon XIII daigna rendre le jour même la décision suprême qui plaçait la vénérable *Jeanne d'Arc* au rang des *servantes de Dieu*.

Sa Sainteté Pie X, poursuivant l'œuvre de son prédécesseur déclara *Bienheureuse* la Vierge de Domrémy. Les décrets de béatification furent promulgués en décembre 1908, et le 18 avril 1909, des fêtes splendides qui se sont continuées dans toute la France, furent célébrées à Rome en l'honneur de la glorieuse libératrice de la France.

Bienheureuse Jeanne d'Arc, priez pour nous et protégez la France!



Trésor Spirituel.

Les Coopérateurs Salésiens qui, après s'être **confessés** et avoir dévotement **communié**, **visiteront** quelque église ou chapelle publique, de même que ceux qui, vivant en communauté, **visiteront** leur Oratoire, et y **prieront** aux intentions du Souverain Pontife, peuvent gagner l'INDULGENCE PLÉNIÈRE:

chaque mois:

- 1) un jour dans le mois, à leur choix;
- 2) le jour où ils feront l'exercice de la *Bonne Mort*;
- 3) le jour où ils assisteront à la conférence mensuelle.

du 1^{er} octobre au 1^{er} novembre:

- 3 octobre: Solennité du Saint Rosaire.
10 octobre: Fête de la Maternité de la T. S. Vierge.
17 octobre: Fête de la Pureté de la T. S. Vierge.

De plus, toutes les fois que les Coopérateurs réciteront cinq *Pater*, *Ave* et *Gloria* pour la prospérité de l'Église, et un autre *Pater*, *Ave* et *Gloria* aux intentions du Souverain Pontife, ils gagneront toutes les Indulgences des Stations de Rome, de la Portioncule, de Jérusalem et de S. Jacques de Compostelle.





Patagonie Méridionale

De Gallegos au lac Argentin. — Une Mission au milieu des Tehuelches. — 57 nouveaux baptêmes.

(Relation du Missionnaire D. P. Renzi).

Rio Gallegos, 25 avril 1909.

Très Vénéré D. Rua,

DE retour d'une Mission de trente deux jours à travers la partie du Territoire qui est comprise entre les fleuves *Gallegos* et *Santa Cruz*, et après avoir effectué un parcours de plus de 1500 kilomètres, je m'empresse de vous en envoyer la relation, certain de vous être agréable et de faire plaisir aux chers lecteurs du *Bulletin*.

Je parlais de *Gallegos* le 2 mars, accompagné d'un jeune catéchiste et d'un guide et emmenant treize chevaux; l'espoir de faire un peu de bien à quelques âmes m'encourageait et me faisait paraître bien lent le galop pourtant rapide de ma monture.

La pampa patagonique — Que de Protestants! — La chasse au lion puma.

Après une longue marche à travers la plaine monotone, nous laissons, le 3, derrière nous, la florissante vallée de *Coyle* dont je vous faisais la description dans ma dernière lettre, et nous pénétrons en plein cœur de la Patagonie, sillonnée en tous sens par d'immenses troupeaux de brebis, de chevaux, d'agiles guanacos et d'innombrables bandes d'autruches qui, en nous voyant courir à bride abattue, déployaient leurs grandes ailes et s'élançaient à l'aveugle de ci, de là, tandis que quelques guanacos, placés en vedette sur une petite hauteur, semblaient se demander si nous marchions contre eux ou si nous les laisserions paître en toute sécurité. De distance en distance, nous rencontrions quelque lagune qui nous per-

mettait de nous désaltérer, mais trop souvent hélas! l'eau en était salée et exhalait une odeur âcre et nauséabonde, ou bien, l'eau en était tarie et on n'apercevait plus qu'une couche de sel qui semblait du givre. Enfin, après sept ou huit lieues nous arrivions à la cabane d'un berger qui, assis devant son feu, la pipe à la bouche et entouré de ses chiens qui léchaient ses mains calleuses, se parlait à lui-même ou fredonnait une cantilène interminable. Se levant du siège sur lequel il était assis, il nous invitait à descendre de cheval, et pendant qu'il nous préparait un morceau de viande grillée sur la braise, il nous servait avec plaisir l'immanquable *mate*. Oh! alors, nous mangeons tout notre content, car, selon une phrase de ces braves gens, dans la Patagonie il faut manger pour la faim à venir, étant donné que fréquemment on doit rester des deux et trois jours à jeun jusqu'à ce qu'on n'ait aperçu dans le lointain un panache de fumée, signe de la présence de quelque personne. Une fois notre repas terminé, nous nous remettons de nouveau en selle avec l'espoir que nous rencontrerions avant la nuit quelque nouvelle hutte où nous pourrions nous reposer. Grâce à Dieu, notre espérance ne fut pas déçue, et partout, dès qu'ils reconnaissaient le prêtre, tous le traitaient de leur mieux.

C'est ainsi, bien-aimé D. Rua, que nous passons les sept premiers jours, toujours à cheval, parcourant de grandes distances sans que le Seigneur nous laisse manquer du nécessaire et trouvant toujours un endroit pour y célébrer la sainte Messe, ce qui est la plus grande consolation du Missionnaire.

Mais une vive douleur m'étreignait le cœur, en constatant que beaucoup des familles que nous rencontrions (je parle des immigrés), appartenaient à la religion protestante et qu'elles ne me laissaient pas baptiser leurs enfants, car elles attendaient la visite de leur ministre-pasteur. Je me consacrais alors aux domestiques et aux bergers, leur adressant quelques bonnes paroles, distribuant des catéchismes à ceux qui savaient lire et des images aux autres. Oui, le ministre protestant vient aussi jusqu'ici, mais il s'occupe de préférence des riches. M'entretenant avec un vieux berger anglais qui demeurait à environ 400 mètres de la case d'un riche colon protestant, je lui demandais quelle était sa religion. Il me ré-

pondit qu'il était protestant. Je le priais de me dire combien de fois il voyait son ministre.

— Il y a huit ans, me dit-il, que je suis ici et je l'ai aperçu deux fois, mais lui ne vient pas comme vous prendre le *mate* et causer avec nous pauvres malheureux: non, non, il reste continuellement avec les messieurs, et je n'ai jamais pu lui parler..

Sur ces entrefaites nous étions arrivés à la vallée du fleuve *S. Cruz*. Ce fleuve aux eaux abondantes dès sa source a une profondeur de plus de deux mètres, et avec un peu de travail pour en retirer quelque rocher qui émerge, il pourrait être parcouru dans toute son étendue par de légers bâtiments au fond bas, mais d'une grande force pour résister au courant qui en certains endroits est très impétueux. C'est là le problème que l'on cherche à résoudre et il sera résolu dans un bref délai pour le plus grand avantage de l'ouest de la Patagonie, c'est-à-dire de la *Suisse Argentine*, comme on a coutume de l'appeler ici: cette partie sera en effet beaucoup plus habitée.

Les bords du fleuve sont sur certains points très rocailleux et en conséquence offrent une retraite au lion puma ou *couguar* qui fait tant de ravages parmi les troupeaux. Cet animal ne s'attaque pas à l'homme mais il se précipite sur les masses de brebis, en en égorgeant une vingtaine dont il suce le sang et en arrachant à chacune un morceau de chair. Rassasié, il en transporte une à une certaine distance du lieu du massacre et il la cache dans quelque trou ou dépression de terrain, la couvrant d'herbes et de feuilles, pour revenir plus tard la dévorer tranquillement. Quand les bergers s'aperçoivent du massacre, ils cherchent la brebis cachée, ils soulèvent avec de grandes précautions les feuilles et les herbes, ils inoculent alors dans les chairs de la brebis le terrible poison de la strychnine, puis ils la recouvrent encore de feuilles. Le puma revient et trouve infailliblement la mort là où il croyait trouver un repas somptueux. Oh! comme elle est grande, la Providence du Seigneur! Sans ce redoutable moyen, on ne parviendrait pas à détruire ce terrible animal, car il se rit des lacets, des pièges de toute sorte et même d'autres viandes renfermant d'autres poisons.

Il arrivent cependant que ces bergers se décident à poursuivre le *couguar* jusque dans son repaire. Ils se réunissent au nombre de cinq ou six, armés de fusils, carabines et revolvers, montés à cheval et accompagnés de chiens adroitement dressés à cette chasse. Ceux-ci ne tardent pas, grâce à leur flair subtil, à découvrir le carnassier, et poussant de profonds aboiements ils se lancent contre lui. Bien souvent le premier chien reçoit une terrible morsure au cou ou un affreux coup de griffe qui lui ouvre le ventre, il succomberait sous son cruel adversaire si les

autres chiens ne venaient à son aide, se précipitant contre la formidable bête sauvage. Celle-ci contrainte de sortir à découvert trouve la mort sous la fusillade des bergers qui tout contents retournent à leurs cabanes rapportant comme trophée de la victoire la peau du puma.

Au moment où j'arrivais à la case d'un colon autrichien, ils se préparaient précisément à partir pour une chasse de ce genre, et j'aurais accepté avec plaisir de les accompagner si le devoir du saint ministère ne m'avait appelé ailleurs.

Le vallon de Comesuaike — Au milieu des Indiens Tehuelches — Singulière rencontre — L'« *Auri sacra fames* » Nous voulons que le prêtre danse.

Nous arrivions dans la soirée du onze mars dans un vallon ou pour mieux dire une dépression de terrain d'une longueur d'environ 40 kilomètres connu sous le nom de vallon de *Comesuaike*. Tout-à-fait au fond et vers le sud, nous apercevions de petites taches blanches qui nous semblaient être de gracieuses marguerites ou de petits champignons ressortant sur le vert de l'herbe mais c'était quelque léger panache de fumée qui s'élevait vers le ciel, et nous comprîmes que là étaient les tentes des indiens. Nous accélérâmes donc le trot de nos montures et nous y parvenons alors qu'il restait encore un peu de jour. Quelle déception pour nous! Nous nous attendions à les voir tous accourir près de nous, pour nous saluer, nous parler, nous demander quelque chose. Au lieu de cela, les uns dormaient, d'autres se querrelaient et se tenaient avec peine debout, un d'entre eux, encore à cheval mais gardant mal son équilibre criait à tue-tête; un autre semblait vouloir danser, mais à tout instant il glissait et tombait par terre. Ici, l'on jouait aux cartes, plus loin, on entendait le roulement d'un tambour, et les femmes réunies en groupe chantaient une étrange cantilène de trois ou quatre notes seulement, s'arrêtant de temps en temps pour boire avec grande avidité je ne sais quelle liqueur. Qu'était-il donc arrivé? Je compris bien vite la situation. Au milieu des tentes et entouré par les indiens qui faisaient un tapage diabolique, j'aperçus un char chargé de caisses et de bouteilles. Il y avait donc parmi eux un hôte ambulante, un de ces chrétiens qui ne méritent certes pas ce nom, qui était venu non pour faire du commerce honnête, mais pour enivrer ces pauvres fils de la pampa, afin de leur prendre pour presque rien leurs meilleurs chevaux, les peaux de guanaco et ce qu'il ont de précieux. L'indien une fois ivre devient plus enfant qu'un enfant, et ne se rendant pas compte de la valeur des objets, il donne souvent tout ce qu'il possède pour une gorgée d'eau-de-vie.

O *auri sacra fames!* de combien de fautes tu es la source! Un indien avait vendu son cheval pour un prix bien inférieur à sa valeur réelle, mais l'acheteur ne voulait pas le payer en argent. Prenant en main différentes bouteilles de liqueur: « Regarde, lui disait-il, regarde quelle belle couleur » Comme tu seras content lorsque tu l'auras bue! La veux-tu? Elle coûte seulement cinq *pesos* (11 francs). Allons! bois-la ». J'assistais à cette scène et je sentais mon sang bouillir dans mes veines, mais la prudence me dit qu'il était préférable de me taire, car les indiens déjà avinés, ne m'auraient certes pas donné raison. Et le pauvre

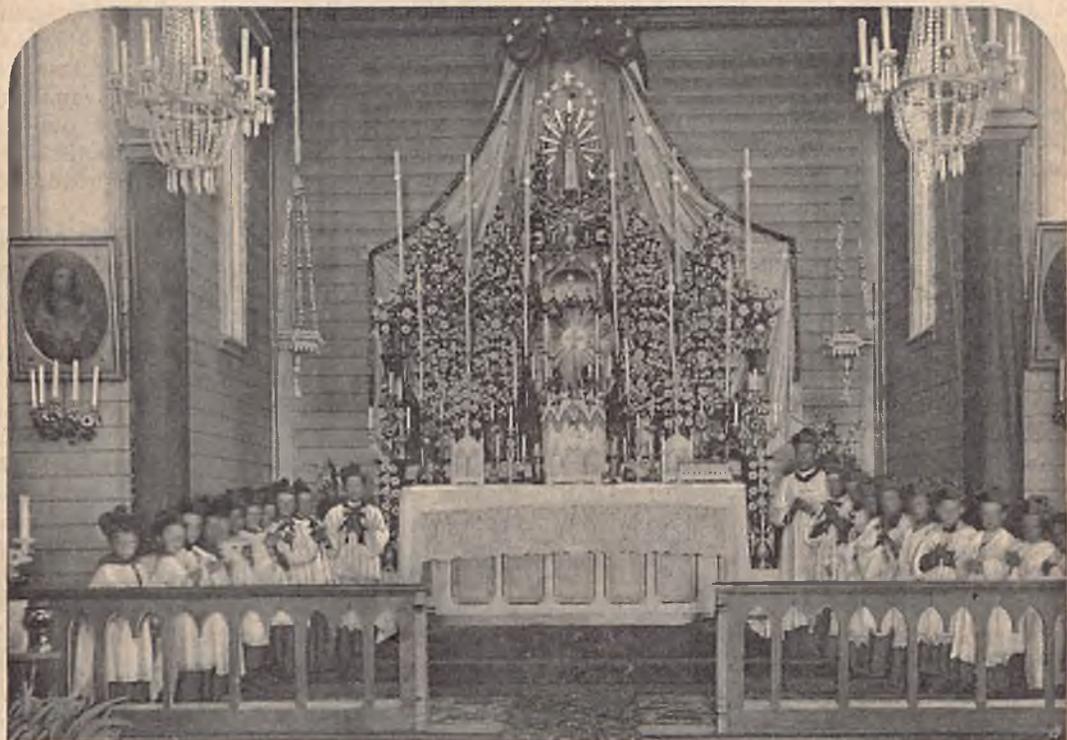
— *Cura yo amigo tuyo... tu darne venti chancha... pagarme copila.* (Prêtre, je suis ton ami.... donne-moi vingt centimes... paye-moi un verre de liqueur).

En même temps s'avance une indienne qui après en avoir appelé d'autres, me crie:

— *Cura, debe bailar... bailar...* (Prêtre, tu dois danser, danser).

Je protestai en vain que je n'avais pas d'argent et que je ne savais pas danser; le vieux continua:

— *Si, si, tener plata, pero no querer pagar ehê.* (Si, tu as de l'argent, mais tu ne veux pas payer).



GALLEGOS (Territoire de S. Cruz) — Les petits enfants de chœur de la Mission.

indien tomba dans le piège et, par suite de son ivresse, il perdit son cheval. Le lendemain, je parlai au marchand et je lui exposai le grand mal qu'il faisait; il me promit qu'il n'aurait plus jamais vendu de liqueurs enivrantes, et de fait, il put tenir sa parole, car sa provision était toute épuisée. Il y a de sévères lois contre de tels trafiquants malthonnêtes, mais hélas! en raison des énormes distances ces mêmes choses se renouvelaient impunément toutes les années.

Dans la soirée du 11 donc, j'étais à peine descendu de cheval qu'un vieux crasseux, aux cheveux ébouriffés, à la bouche pleine de bave, aux mains huileuses, me prend par la main et me dit dans un mauvais espagnol:

Je retournai les poches de ma soutane pour le persuader: ce fut inutilement. Quant à celle qui voulait que je danse, elle continuait à crier:

— *Queremos cura bailar.* (Nous voulons que le prêtre danse).

Je ne savais pas comment me tirer d'affaire et je me disposais à remonter à cheval et à m'en retourner, mais en agissant ainsi, je risquais d'indisposer les indiens contre le Missionnaire. Je me recommandai donc à Marie Auxiliatrice et pressant le Crucifix sur mon cœur, je leur dis:

— Je vous répète que je n'ai pas d'argent, mais je connais votre marchand, et peut-être voudrait-il bien me prêter quelque chose. Nous verrons. Mais en attendant laissez-moi aller voir votre

Cacique qui est mon ami depuis bien du temps. — Et de fait je l'avais connu à *Gallegos* deux ans auparavant et il était lui-même venu me rendre visite à l'Établissement salésien.

Ces paroles les calmèrent et je me dirigeai vers la tente du Cacique qui ronflait, aussi ivre que tous les autres. Je m'arrêtai là jusqu'à ce que tout bruit eut cessé, puis tout doucement, et en cachette, je sortis de la tente, je rejoignis mon guide et le catéchiste qui avaient installé notre tente un peu plus loin que celle des indiens. Couché sur la terre, je trouvai enfin le calme et le sommeil nécessaires.

Avant de continuer ma relation, permettez-moi, très Vénéré Père, de vous dire quelque chose touchant ces Indiens.

L'Indien Tehuelche — Coutumes et croyances — Cérémonies nuptiales — Les fêtes du sang — La fête du sacrifice au Soleil — Croyances et prières.

Les *Tehuelches* sont très intelligents, d'un caractère fort vif, subtil et sociable, et ils désirent passionnément connaître notre civilisation. Ils ont une affection extraordinaire pour leurs enfants et c'est là la raison pour laquelle ils ne veulent s'en séparer à aucun prix. Lorsque, ainsi que je l'ai dit tout-à-l'heure, leur Cacique vint, il y a deux ans, me visiter à *Gallegos*, je lui conseillai de laisser ses deux fils dans notre Établissement où nous les aurions élevés et maintenus gratuitement, mais il ne voulut pas y consentir, car, disait-il, il aurait trop souffert de cette séparation, la mère serait tombée malade et serait peut-être morte de douleur.

L'indien *Tehuelche*, dont la taille dépasse ordinairement 1 m. 80, est d'une constitution bien formée et très robuste. Il est de couleur jaune, bronzée, ses lèvres sont grosses et enflées, les pommettes saillantes et les cheveux assez longs qu'il sépare par une belle raie et qu'il enferme dans un mouchoir artistement enroulé autour de la tête. Il porte toujours une chemise, mais, hélas ! il la lave très rarement; ses jambes sont protégées par une paire de pantalons, ou plutôt par la *ciripa*, grand châle qu'il sait ajuster en forme de pantalons très larges. Il va ordinairement nu-pieds, mais il sait parfaitement se fabriquer des sandales avec le cuir des animaux. Les femmes revêtent une longue tunique qui les couvre du cou aux pieds, à l'exception des bras complètement nus. Celles-ci aussi bien que les hommes s'enveloppent dans de grands châles de peaux de guanaco. Aux jours de fête, les femmes ont coutume de se farder le visage avec une couleur qui ressemble fort à la teinture d'iode, traçant un triangle dont la base est au front et le sommet au menton.

Les *Tehuelches* ont également leurs fêtes particulières, leurs croyances et quelques usages fort singuliers, tels que par exemple les cérémonies dont ils usent pour les fiançailles.

Quand un jeune indien a dûment choisi la jeune fille avec laquelle il désire se marier, il en parle à quelques-uns de ses amis et les charge de la demander à ses parents. Ceux-ci se rendent de bon matin à la hutte du père de la jeune fille, avant qu'il ne soit levé, et lui font la demande. Si le père répond affirmativement, ils sortent aussitôt pour retourner plus tard afin de stipuler le nombre de juments que l'époux devra donner en gage pour recevoir la jeune fille. Je dis: en gage, car si plus tard il vient à abandonner sa femme ou s'il la traite de manière qu'elle soit obligée de retourner près des siens, les juments et leur poulains appartiendront et resteront à la famille de l'épouse; si, au contraire, c'est l'épouse qui veut se séparer ou si elle donne lieu à des motifs de séparation, le mari a alors le droit de reprendre son gage.

Mais retournons à notre récit. Si le père ne répond rien, les amis s'obstinent à rester près de lui pendant des heures et des heures, gardant le plus profond silence et le forçant ainsi à garder le lit. Ils s'en vont à la fin, mais le lendemain de très grand matin les voilà de nouveau, dans la hutte, renouvelant la demande. Que si le père persiste dans son silence, ils restent encore plus longtemps que le jour précédent; il en est de même le lendemain et les jours suivants. Il s'ensuit que les parents de la jeune fille sont obligés de prendre une décision à propos du mariage projeté. S'ils refusent, ils doivent fournir des raisons de ce refus; si ces raisons ne suffisent pas, on les rejette, et la joyeuse bande d'amis continue à importuner la famille jusqu'à ce que celle-ci n'ait donné son consentement. Le fameux oui obtenu, on se met d'accord sur le nombre de juments que doit donner l'époux qui s'en vient, sans autre cérémonie, prendre sa future et la porte jusqu'à sa hutte. Si la jeune fille ne veut pas rester avec son époux, elle s'échappe aussitôt qu'elle le peut et rejoint ses parents. Le mari va à sa recherche, tente de la persuader de le suivre et de fait la conduit de nouveau sous sa tente; mais si l'autre s'obstine et s'échappe encore une fois, alors tout contrat est rompu, et on restitue les juments.

Les *Tehuelches* ont aussi des fêtes solennelles, comme par exemple celle *du sang*, qui correspondrait à une sorte de baptême, et celle du *Sacrifice au Soleil* qu'ils considèrent et adorent comme le siège de la divinité.

La *fête du sang* ne se célèbre pas à une époque fixe, mais seulement, quand l'aîné d'une famille, en jouant ou de toute autre manière, vient à se

couper au doigt ou à se faire quelque grave égratignure ou encore à se frapper la tête ou le nez contre une pierre, en somme, quand quelques gouttes de sang commencent à paraître pour la première fois! Alors les parents courent en aviser les voisins et l'on annonce la fête. Toute la tribu cesse de travailler, et tandis que le père va à la recherche d'une ou plusieurs juments qu'il égorge pour les faire rôtir sur un grand brasier allumé devant les tentes et pour les présenter aux assistants qui s'en régalent à satiété, la mère ou quelque autre femme âgée, portant un morceau de fer aigu ou un os très fin, s'avance auprès de tous, hommes comme femmes, et leur fait une légère incision sur le dos de la main, de manière à ce que quelque goutte de sang en jaillisse. Cela fait, tous se livrent à la joie la plus grande et entonnent leur cantilène préférée; le cacique s'empresse de prendre un tambour et alors commence la danse qui dure bien avant dans la nuit.

Pour les filles, il y a une fête prescrite qui se célèbre alors qu'on veut leur perforer les oreilles pour orner celles-ci de pendants et de boucles, et c'est précisément cette fête qu'ils célébraient, avec le concours du marchand, lorsque j'arrivais près d'eux. Elle dura sept jours; j'y assistai moi-même et je pus voir la jeune fille qui était le sujet de la cérémonie; elle n'avait que huit ou neuf ans et j'eus l'ineffable plaisir de lui conférer le Saint Baptême. Revenons à la fête. Pour la circonstance on avait recueilli les plus belles tentures que l'on possédait et on en avait décoré une tente dite tente de la danse. Les pieux qui la soutenaient étaient surmontés à leurs pointes de grandes plaques d'argent ou de métal reluisant. Au centre de la tente on avait disposé un tapis sur lequel était assis le cacique avec le traditionnel tambour, et là, après différentes et étranges cérémonies, au milieu des chants des femmes et du vacarme des hommes, on perça les oreilles de l'enfant qui fut aussitôt festoyée par tous et installée à une place d'honneur. Aussitôt après, éborgement d'une ou plusieurs juments, banquet et danse.

La danse est des plus curieuses. Devant la tente ornée ainsi que je l'ai dit, on allume un grand feu. Sous la tente, le cacique avec son inséparable tambour et les hommes de la tribu; dehors et à gauche du brasier, les femmes et les filles. Et tous bavardent à qui mieux mieux jusqu'au roulement du tambour. C'est le prélude de la danse. On voit sortir des ténèbres quatre figures, surmontées chacune de deux bouquets de plumes; les corps sont enveloppés dans d'immenses châles de peaux. Les quatre individus commencent à sautiller tout autour du brasier, tout d'abord lentement, puis plus vite, suivant le mouvement du tambour. Les femmes mur-

murent la cantilène d'usage, composée de trois ou quatre notes seulement, du *do* au *fa*, tandis que les hommes excitent les danseurs par leurs: *hip, hip...* Le roulement du tambour se fait plus pressant et alors nos quatre indiens accélèrent leur danse, jusqu'à ce que, à un moment où ne pouvant plus suivre le mouvement accéléré du tambour, l'un d'entre eux abandonne le cercle et s'enfuit dans les ténèbres, bientôt suivi par les trois autres. Les femmes cessent leur chant et l'on reprend la conversation jusqu'à ce qu'un nouveau roulement n'indique l'entrée en scène de quatre nouveaux danseurs.

La fête du *sacrifice du Soleil* se célèbre de la façon suivante. Le cacique l'annonce à toute la tribu qui se dirige vers la plage où l'on installe les tentes, et surtout la tente de la danse, car toute fête se termine par la sauterie. Tous les préparatifs terminés et le jour du sacrifice étant fixé, on cherche une jument entièrement blanche qu'ils attachent très étroitement pour que durant la nuit elle ne puisse s'échapper, et ils attendent l'aube avec impatience.

A peine le premier rayon du soleil a-t-il glissé sur la superficie unie de la mer, que le cacique armé d'un long couteau, donne un coup formidable au ventre de l'animal, et y plongeant la main, en arrache le cœur palpitant. Tourné vers le soleil, il le lui offre dévotement, proférant une prière et l'aspergeant de gouttes de sang; puis, il le lance vers l'astre. Aussitôt tous les indiens se jettent sur la jument et la taillant à morceaux, jettent ceux-ci de la même manière dans la mer, dans la direction de l'astre lumineux. Personne ne travaille ce jour-là et la danse termine la fête.

Et pourtant, ils ne croient pas que le soleil soit un Dieu, mais ils disent que leur Dieu se tient dans le soleil; et quelque vieillard m'assurait l'avoir vu, alors qu'il était encore tout enfant, quand, assis sur une jument blanche, cette divinité traversait les ondes de l'océan et disparaissait dans le soleil!

Les *Tehuelches* croient encore en un esprit mauvais qu'ils appellent *qualicho* et auquel ils attribuent les disgrâces et les maladies. Ils me racontèrent également une longue fable au sujet de leurs traditions sur la création du monde. Mais il ne me semble pas que ce soit le moment d'en parler; il vaut mieux continuer notre récit.

Où célébrer? — Catéchisme et bon cœur.

— La cérémonie des baptêmes.

Le 12, au matin, je me levai de très bonne heure, bien que j'eusse tous les membres courbaturés, et je me mis à la recherche d'un lieu convenable pour y célébrer le saint Sacrifice. Mais le trouverais-je? Dès avant cinq heures le soleil était déjà haut et ses rayons se mêlaient aux

légères vapeurs qui s'élevaient de la terre toute imprégnée de rosée, tandis que d'innombrables oiseaux voltigeaient joyeusement d'un buisson à l'autre, animant ainsi cette nature sauvage. Oh! si j'avais pu rencontrer un rocher, la moindre pierre assez grosse, une élévation de terrain où placer la pierre sacrée de l'autel portatif! Comme j'aurais eu plaisir à offrir le saint Sacrifice en pleine campagne! Cela m'était impossible sous notre tente dont la hauteur n'atteignait qu'un mètre vingt. Je me dirigeai alors vers la hutte d'un pauvre colon déjà levé avec toute sa famille et occupé à sucer le *mate* et à faire griller, pour le déjeuner, de la viande de cheval. En ayant obtenu l'autorisation, je me mis en devoir, au milieu des aboiements, des jappements des chiens et des hennissements des chevaux, d'élever de mon mieux sur quelques caisses un petit autel sur lequel je dis ensuite la sainte messe. Il pourra peut-être sembler à quelqu'un qu'un tel lieu ne fût pas assez décent pour accomplir un mystère aussi sublime, et peut-être dira-t-il qu'il eut mieux valu omettre de célébrer plutôt que de le faire de cette manière, mais je pensais que ce Jésus qui naquit dans une étable ne dédaignait pas de descendre en cet endroit pour bénir ces malheureuses créatures et aussi consoler son ministre.

Le saint Sacrifice terminé, je me mis à visiter les tentes des indiens qui m'accueillirent parfaitement bien; les vapeurs du vin de la veille étaient complètement dissipées. J'exposai le but de ma présence et je comptai avec plaisir 15 petits enfants et cinq adultes que j'aurais bientôt régénérés dans les eaux salutaires du Baptême. Je me consacrai immédiatement à instruire les plus grands. Tous entendent bien l'espagnol et le parlent de manière à se faire comprendre. Ces pauvres enfants devinrent tout de suite mes amis et ils me témoignèrent une telle affection que durant le jour ils ne me quittaient pas d'une semelle, de sorte que pour réciter le bréviaire je devais m'éloigner de campement et me cacher dans quelque dépression du terrain où je n'étais pas aperçu. Le soir venu, je ne pouvais même pas les détacher de moi; je songeai bien, pour avoir un peu plus de tranquillité, à établir ma tente un peu plus loin, mais cela ne me servit à rien, car il y en eut trois qui me suivirent et restèrent avec nous fort avant dans la nuit, délaissant la danse qui était déjà commencée et se poursuivait au milieu des cris et du tapage habituels. Je pus donc en peu de temps les instruire convenablement, et le Cacique me permit d'accomplir la cérémonie du Baptême dans le lieu le plus décent, c'est-à-dire dans la tente même de la danse où je dressais un petit autel surmonté d'un beau crucifix.

La cérémonie eut lieu le dimanche matin, 14, en la présence de tous les indiens à qui je fis une courte instruction rappelant l'acte solennel que j'allais accomplir. Combien m'auront compris? Je n'en sais trop rien, mais je dois dire qu'ils assistèrent tous à la sainte Messe avec un grand recueillement. J'administrai ensuite le saint Baptême aux 15 petits et aux cinq adultes. Quelle douce joie j'éprouvai en ce moment en voyant apparaître sur le visage des adultes qui comprenaient bien ce qui se passait dans leur âme, un rayon de joie toute céleste. Pauvres et chères créatures! Que la grâce du Saint Baptême dure éternellement dans leurs âmes!

Le lendemain, avant même l'aurore, nous remontions en selle et nous nous lançons à travers l'immense plaine. Nous laissons derrière nous les tentes des indiens avec la quasi-certitude de ne plus les revoir cette année et avec aussi le regret de penser que le bien obtenu par ma visite était fort risqué. Pendant combien de temps encore ces enfants se rappelleront-ils ces vérités qu'ils ont apprises et les enseignements qu'ils ont reçus?

Il faudrait non seulement retourner toutes les années, mais plusieurs fois par an, et si cela était possible, rester au milieu d'eux, leur prêchant régulièrement les vérités de la foi et leur enseignant en même temps les principes de la lecture et de l'écriture. Oh! alors, oui, le bien serait durable. Mais, patience, nous faisons actuellement ce que nous pouvons: Dieu fera le reste.

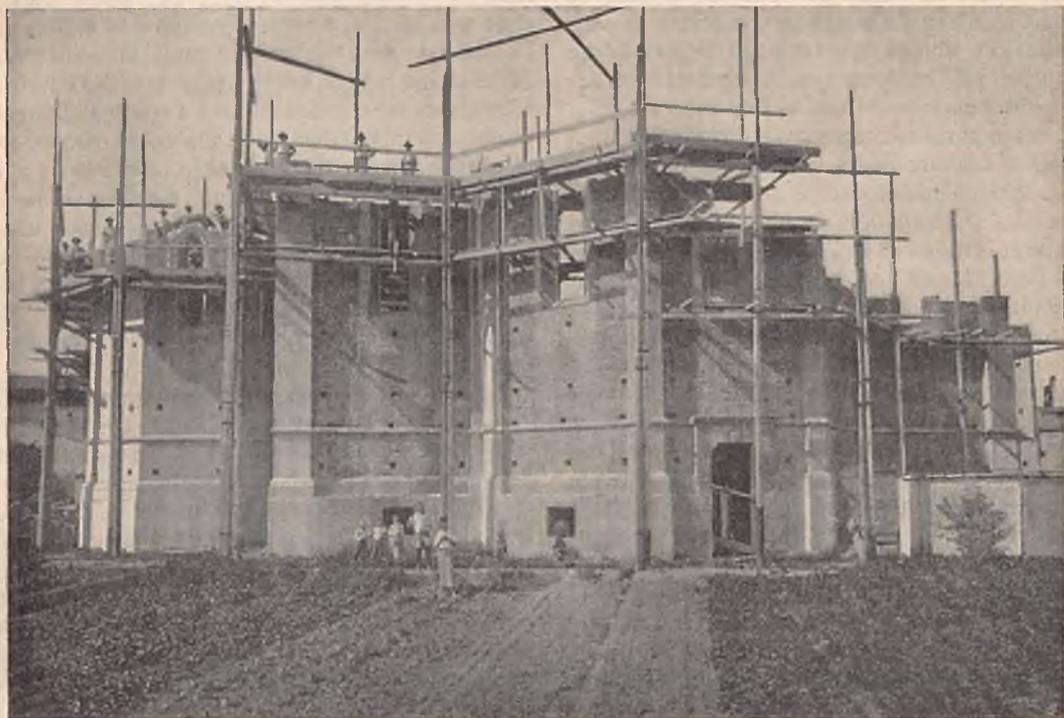
En route pour le Lac Argentin — À la lagune de l'Or — Le 19 mars — Au milieu des Indiens Araucaniens.

Plongés dans ces pensées, nous nous dirigeons vers le nord-ouest pour arriver au *lac Argentin* qui se trouve au milieu des Cordillères. Tout en continuant notre marche j'appris, le 18, que tout près d'une lagune connue sous le nom de lagune *de l'Or*, il y avait quelques tentes d'indiens. Comme vingt-cinq kilomètres seulement nous en séparaient, je laissai le guide et mon petit catéchiste, leur disant de poursuivre leur route tranquillement, et je me dirigeai rapidement avec un jeune agent de factorerie vers ces nouvelles tentes que nous aperçûmes en effet quelques heures après, à l'entrée d'un vallon. Il y avait là huit familles, et j'y trouvais heureusement, et pour la plus grande joie du cœur, onze enfants à baptiser. Mais mon guide et le catéchiste n'apparaissaient pas. Les heures passaient l'une après l'autre, la nuit vint et à mon grand regret, je ne vis pas mes chers compagnons. Ce qui me faisait le plus de peine, c'est de penser que le lendemain, précisément jour de S. Joseph, je ne pourrais peut-être célébrer le saint Sacrifice, et c'est malheu-

reusement ce qui advint. Les pauvres gens s'étaient perdus dans la plaine, et harassés, assoiffés et affamés, il avaient dû chercher un peu de repos contre un buisson, à la belle étoile. Durant la nuit, quatre chevaux s'étaient échappés sans qu'on pût les retrouver: espérons qu'ils ont été recueillis dans quelque factorerie voisine. Finalement le guide et son compagnon, voyant, au matin, la fumée de nos feux, nous rejoignirent plus morts que vifs et nous racontèrent leurs péripéties. Midi était déjà passé. Il est très facile de se perdre en ces régions, car en bien des endroits il n'existe pas le moindre sentier....

des plus grands et de les préparer au Baptême fixé au jour suivant.

J'étais parvenu au but que je m'étais fixé dans cette excursion, et il fallait que jesois de retour à *Gallegos* pour le dimanche des Rameaux. Je n'avais donc pas de temps à perdre. La vallée du *lac Argentin*, dernier point de l'itinéraire que m'avait tracé Mgr Fagnano était encore éloignée de plus de 150 kilomètres, et par conséquent à plus de 450 kilomètres de *Gallegos*, en supposant que je puisse toujours suivre la route la plus courte. A peine la cérémonie terminée, nous nous remettions en selle, et vite en route vers le lac.



FLORENCE — Sanctuaire de la Sainte Famille - État des travaux vus de l'abside.

Le 20, nous reprenons notre voyage et nous rejoignons de nouveau le fleuve *S. Cruz* où quelques indiens *Araucaniens* semblent nous attendre pour que nous baptisions leurs enfants. Je dis: semblait, car nous ne savions pas qu'il y avait des enfants à baptiser, et je fus tout surpris lorsque dans trois familles seulement, je trouvai vingt créatures entre enfants et adultes auxquels j'administrerai les précieux Sacrements.

Les *Araucaniens* sont un peu différents des *Téhuélches*. Plus vifs, mieux formés, ils sont aussi plus instruits; non seulement ils comprennent et parlent bien l'espagnol, mais les miens savaient encore le *Pater noster*, l'*Ave Maria*, et connaissaient les principaux mystères de la Foi; il me fut donc facile de compléter l'instruction

Le lac Argentin — Panorama enchanteur.

— La chasse du condor — De nouveau parmi les *Téhuélches* — « Les ouvriers manquent ».

Le magnifique Lac Argentin est situé entre les hautes cimes des Cordillères et s'étend en zigzags au milieu de ces monts couverts de neiges éternelles. L'aspect de la nature change là tout d'un trait. Après la mélancolique et monotone plaine, voici qu'on arrive à un panorama enchanteur devant lequel on est saisi d'étonnement. Les eaux limpides qui reflètent l'azur du ciel, les monts, tantôt déchiquetés par des rochers rougeâtres dont la couleur contraste avec le bleu du lac, tantôt couverts d'une végétation luxu-

riante, les immenses bandes de brebis, les troupeaux de chevaux et de guanacos, les milliers d'oiseaux aquatiques du genre des cygnes, au corps complètement blanc, mais au cou et à la tête d'un noir de jais, les glaciers flottants qui se poursuivent, se rencontrent, se heurtent, se brisent, tout cela se fond en un panorama que l'œil ne cesse de contempler. Ajoutez à cela l'air plus doux, embaumé par l'odeur de mille fleurs, et le silence qui n'est rompu que par le bêlement des agneaux, les hennissements des chevaux et le suave gazouillement d'oiseaux de toute sorte qui ne peuvent pas vivre dans la plaine.

Une espèce de nostalgie s'empare de moi, et qui sait combien de temps je serais resté à contempler cet unique spectacle, si le devoir ne m'avait appelé ailleurs! Quelle admirable situation pour une colonie! Oh! si l'on pouvait coloniser ces pauvres sauvages qui s'y trouvent! Bien que les cinquante lieues carrées qui forment la vallée appartiennent encore au fise, huit petites factoreries s'y sont déjà établies et elles s'occupent pour le moment de l'élevage des troupeaux. Elles ne tarderont pas, je crois, à se consacrer à l'agriculture.

A un certain endroit dit la *vallée du lac*, la largeur du lac Argentin est à peine de cinq ou six kilomètres et il se trouve resserré entre deux chaînes de montagnes très escarpées où règne en maître le *condor*, le roi des espaces célestes, car au dire de certains naturalistes, il surpasse le vol de l'aigle même et atteint jusqu'à une hauteur de huit mille mètres. Le *Condor* n'est pas dangereux, puisqu'il n'attaque pas même les brebis, ou ce n'est que très rarement, mais il dévore la chair des chevaux morts avec une telle avidité qu'après s'en être amplement repu, il ne peut pour ainsi dire plus voler. Ses plumes sont très estimées et c'est pour cela que les chasseurs le poursuivent dans toute la Cordillère avec un tel acharnement que si le Gouvernement n'en règle pas la chasse, le *condor* viendra bientôt à disparaître.

Bien curieuse et fort simple est la chasse au *Condor*. Le chasseur plante sur le sol de longues et grosses perches, fabriquant ainsi une cage avec une grande porte. Cela fait, on y égorge une jument dont on laisse la chair dans la cage, puis on lie une corde à la porte, et tenant l'autre bout à la main, on se cache sous une tente au milieu d'un bois ou derrière quelque grosse pierre. Les condors, attirés par l'odeur de la viande morte arrivent nombreux, et tournant, tournant, s'abaissent en fixant la cage, jusqu'à ce qu'ayant posé les pattes à terre, ils entrent tous, tranquillement, commençant à se disputer entre eux les morceaux de chair. Lorsque le chasseur très attentif constate qu'il y en a plusieurs dans la cage, il tire la corde et les rois de l'espace demeurent prison-

niers. Alors, prenant un long bâton, il les assomme l'un après l'autre, et leurs plumes, après un ou deux mois, voyagent sur l'Atlantique pour venir orner les chapeaux des dames d'Europe.

Dans cette délicieuse vallée du lac et grâce surtout à l'hospitalité d'un excellent catholique M. Joseph Carr, nous avons pu nous reposer et faire reposer nos montures jusqu'au 26 mars où nous nous remettons en route dans la direction de *Gallegos*. Je pensais qu'en marchant le long de la Cordillère, j'aurais pu trouver quelque enfant à baptiser. Et de fait, une famille attendait depuis longtemps le missionnaire pour baptiser un enfant de quatre ans! Poursuivant notre route, nous venons à apprendre que dans le vallon de *Comesuaike* étaient arrivées trois nouvelles familles indiennes qui avaient peut-être des enfants à baptiser. Ne regardant pas à l'ennui d'allonger de deux jours notre voyage, malgré le mécontentement manifeste du guide et la lassitude de nos montures, je voulus retourner chez les *Tehueltches*. C'est ainsi que je pus revoir mes chers néophytes, et trois baptêmes me récompensèrent de cette fatigue et de celle qui me restait à supporter en voyageant jour et nuit pour parvenir à *Gallegos*, le lendemain, veille du dimanche des Rameaux.

Les Indiens, et aussi les quelques civilisés qui vivent près d'eux, et qui hélas! à leur contact, perdent presque toute idée de civilisation, m'ont demandé avec beaucoup d'instances, qu'ils puissent toujours avoir près d'eux un Missionnaire. Je leur ai promis que j'en parlerais aux Supérieurs. Oh! s'il était possible de trouver au moins un prêtre! Vous savez, vénéré D. Rua, que nous sommes peu nombreux et que la région qui est confiée à nos soins est très étendue. Fasse le Ciel qu'un nouvel ouvrier nous soit envoyé! La moisson est abondante et mûre et elle n'attend plus que le moissonneur.

Voilà donc, telle quelle, la relation de mon voyage qui, grâce à Dieu, a donné à l'Église 57 nouveaux enfants, parmi lesquels 55 indigènes de la pampa, à l'Église et à la société trois nouvelles familles réunies en due forme par les liens sacrés du mariage; enfin ce voyage m'a permis à moi de faire la connaissance de 255 indiens. L'assistance du Seigneur et de Marie Auxiliatrice fut si manifestement évidente en de nombreuses circonstances que je ne puis pas ne pas leur témoigner ma reconnaissance la plus vive.

Agrérez, Vénéré Père, mes humbles sentiments de profond respect, recommandez-nous au Seigneur et croyez-moi

Votre tout dévoué et très affectionné fils en N. S.

D. PIERRE RENZI,
Missionnaire Salésien



LE CULTE de Marie Auxiliatrice

Nous sommes persuadé que dans les difficultés actuelles nous n'avons pas d'autres consolations que celles du ciel, et parmi celles-ci l'intercession toute-puissante de la Vierge bénie qui est en tous les temps le Secours des Chrétiens.

Pie PP. X.

Pèlerinage spirituel pour le 24 courant.

Nous invitons les dévots à Marie Auxiliatrice à faire un pèlerinage spirituel au Sanctuaire du Valdocco, le 24 de ce mois et à s'y unir à nos prières.

Outre les intentions particulières de nos bienfaiteurs, nous aurons encore, dans les cérémonies spéciales qui se font ce jour-là comme au 24 de chaque mois, l'intention générale suivante :

Nous demanderons que les bénédictions de Notre Dame Auxiliatrice descendent avec abondance sur la chère jeunesse et l'accompagnent durant la nouvelle année scolaire.

Grâces et Faveurs

J'avais promis à N. D. Auxiliatrice 10 frs si j'obtenais une faveur j'ai été exaucée et je viens accomplir ma promesse, demandant à cette bonne Mère de nous protéger encore.

Liège, 16 juin 1909.

Anonyme.

*
**

Je viens acquitter une dette de reconnaissance envers N. D. Auxiliatrice et la remercier d'une grâce obtenue par son intercession. Ci-joint un mandat postal de 10 frs dont une partie pour la célébration d'une messe en faveur des âmes délaissées du Purgatoire, le reste pour les Œuvres Salésiennes.

Côtes-du-Nord, 10 juillet 1909.

Anonyme.

*
**

J'avais promis une offrande de cinq francs pour les œuvres de D. Bosco, à N. D. Auxiliatrice, pour une grâce temporelle que je sollicitais de cette bonne Mère, de plus je m'engageais à

faire publier cette grâce dans le *Bulletin*. Ayant été pleinement exaucée dès le 3e jour de la neuvaine, je viens avec joie remplir ma promesse. Je recommande également à N. D. Auxiliatrice une fillette de deux ans qui ne marche pas encore ; une offrande est promise si l'enfant peut faire ses premiers pas pour la fête de l'Assomption ; je vous serai très reconnaissant de faire prier vos orphelins à cette intention.

Paris, 19 juillet 1909.

R. C.

*
**

Ayant recommandé à Marie Auxiliatrice une affaire temporelle dont l'issue me paraissait douteuse, j'ai vu ma confiance couronnée de succès. Je vous envoie vingt francs en action de grâces du bienfait reçu.

La Capelle, juillet 1909.

A. HARMEL.

*
**

Quoique assez peu croyant j'ai obtenu immédiatement en invoquant Marie Auxiliatrice une grande grâce spirituelle je tiens à lui témoigner ma reconnaissance en venant en aide à ses orphelins. Ci-joint un bon de poste de 10 frs dont 5 promis pour la grâce obtenue et 5 offerts pour obtenir une nouvelle grâce, car j'estime plus convenable d'offrir d'avance, que de le mettre pour condition d'un bienfait ou d'avoir l'air de le payer.

Marseille, juillet 1909.

Anonyme.

*
**

Ayant demandé à cette bonne Mère, comme une faveur spéciale, de me faire réussir dans une affaire très importante et ayant été exaucée, je remplis aujourd'hui la promesse que j'avais faite de verser une offrande de vingt frs et de faire insérer dans le *Bulletin* le résultat de l'heureuse intervention de Marie Auxiliatrice. Daigne cete bonne Mère continuer sa maternelle protection sur nous tous et nous dé-

livrer de nos ennemis. Ci-joint un mandat poste de 20 frs.

X*** le 2 juillet 1909.

S. L. R.

* * *

Je me trouvais à Toulon et j'attendais à un arrêt fixé l'arrivée d'un tramway. Voyant enfin arriver une de ces voitures suivie de sa remorque, je monte sur la plateforme arrière de la motrice pendant qu'elle était encore en marche. Les employés de la remorque m'objectent alors que ce tram ne prend pas de voyageurs. Je veux redescendre, espérant que le wattman va arrêter sa voiture. Malheureusement, au moment où je me lâche pour reprendre pied à terre, on accélère la vitesse et je me heurte contre un omnibus à ce moment immobilisé. Je suis aussitôt projeté sur le sol entre la voiture motrice et la remorque, et celle-ci m'entraîne l'espace d'environ quinze mètres. Comment n'ai-je pas été broyé? Je n'en sais rien. Mais aux cris des assistants, les conducteurs serrent les freins, et je puis sortir de ma triste position sain et sauf, n'ayant d'autre mal que des égratignures insignifiantes et ma soutane en lambeaux.

J'ai su que vers l'heure de l'accident, de bonnes âmes dévotes à Notre Dame Auxiliatrice et à Dom Bosco priaient à mon intention. Grâce soient rendues à Marie et à son dévot et Vénéral Serviteur.

La Navarre, 19 juillet 1909.

L. T.

* * *

J'ai l'honneur de vous envoyer la somme de quinze francs pour trois Messes d'actions de grâces et le reste pour le pain des orphelins français. Demandez-leur des prières à Notre Dame Auxiliatrice pour mes enfants et petits-enfants, surtout pour la réussite d'un prochain examen.

Giromagny, 30 juillet 1909.

Anonyme.

* * *

Étant gravement malade il y a quelque temps, j'ai promis à Notre Dame Auxiliatrice de faire une modeste offrande de trente francs pour les orphelins de Dom Bosco, si Elle voulait bien m'obtenir ma guérison. Cette bonne Mère m'a exaucée, et je viens acquitter ma dette.

Gand, juillet 1909.

U. C.

Les personnes énumérées dans la liste suivante déclarent devoir à Marie Auxiliatrice, honorée dans le Sanctuaire du Valdocco à Turin, de la reconnaissance pour des grâces et des faveurs obtenues par son entremise à la suite de prières, aumônes, sacrifice de la Messe, etc.

Amettes — A. C. : 2.90, Recommande à N. D. Auxiliatrice une famille bien éprouvée.

Annemasse — A. V. : 2 fr. Sollicite une grande grâce temporelle de Marie Auxiliatrice.

Aoste — C. B. : Remerciements à Marie Auxiliatrice.

Ayas — L. F. : 7 fr. pour grâce reçue.

Bastia — M. E. L. : 5 fr. Reconnaissance à N. D. Auxiliatrice.

Beaufort — Mme de G. : 20 fr. En reconnaissance à N. D. Auxiliatrice d'une guérison obtenue et demande d'autre grâces.

Besançon — P. J. : 10 fr. en reconnaissance d'une grâce importante.

Bienville (Canada) — O. B. : 25 fr. en reconnaissance d'une grâce obtenue.

Caen — Vve A. L. : une messe en l'honneur de N. D. Auxiliatrice pour la complète guérison d'un cher malade.

Châtillon — A. C. : 2 fr. Une messe en l'honneur de N. D. Auxiliatrice pour la remercier d'avoir favorisé ma famille.

Châtillon (Aoste) — J. J. A. : 10 fr. en remerciements pour guérison obtenue.

Courtrai — 5 fr. : Une Coopératrice reconnaissante pour grâces reçues.

L'Homme — M. P. : 5 fr. En reconnaissance pour la réussite dans un examen.

Liège — J. B. : 2 fr. pour remercier N. D. d'une nouvelle faveur obtenue.

Marseille — T. V. : 5 fr. en reconnaissance à notre bonne Dame Auxiliatrice.

Marseille — M. G. : 20 fr. reconnaissance pour une grâce obtenue.

Marseille — A. M. : et J. C. : 10 fr. reconnaissance pour grâce obtenue partiellement.

Montpellier — A. S. : 2 fr. pour messe d'actions de grâces.

Montpellier — C. S. : 200 fr. En reconnaissance d'une grâce temporelle obtenue.

Paris — M. L. : 10 fr. pour plusieurs faveurs obtenues.

Pensionnat de Dohem — J. M. : 20 fr. comme hommage à la Très Sainte Vierge.

Saint-Vincent (Aoste) — M. W. : 5 fr. pour grâce reçue.

Sarcicourt — Bne de C. : 20 fr. Je viens acquitter une dette de reconnaissance envers N. D. Auxiliatrice, la remercier d'une nouvelle grâce obtenue par son intercession.

St. Brieuc — M. de L. : 10 fr. Pour obtenir de N. D. Auxiliatrice la guérison de deux malades et la préservation des autres membres de la famille.

Smyrne — Anonyme : 23.50, pour grâce spéciale obtenue.

Toulon — M. R. : 5 fr. pour une grâce obtenue.

Valgrisanche — J. G. : 50 fr. pour grâce reçue.

Valgrisanche — Une enfant de Marie, 6 fr. pour la guérison de son oncle.

X — Une enfant de Marie : 5 fr. selon une promesse faite à Marie Auxiliatrice.

X. — Anonyme : 5 fr. Une messe en l'honneur de N. D. Auxiliatrice pour qu'Elle nous fasse réussir dans une affaire importante.

X. — Anonyme : 5. fr. Pour obtenir l'accord dans une famille et plusieurs autres grâces temporelles.

Chronique Salésienne

AYWAILLES (Belgique). — Distribution des Prix à l'Institut Saint-Raphaël. — Comme l'année dernière, cérémonie très intéressante.

Un drame en 3 actes, *La Croix et le Croissant*, interprété par les élèves de l'école moyenne, a magnifiquement ouvert la séance. La beauté des costumes, la richesse des décors ont largement contribué au succès de la pièce.

Après le drame, compte-rendu de l'année scolaire par M. le Directeur de l'Institut. Nous sommes heureux de le reproduire *in extenso*.

Mesdames, Messieurs,

L'an dernier à pareil jour, il vous en souvient, l'ange de la vieille école de Dieupart chantait ses triomphes.

Ce n'était que justice. Après douze mois de lutte, il était parvenu envers et contre tout à ramener dans ces murs abandonnés la pleine vie scolaire d'autrefois.

Au récit de ses victoires, ceux qui avaient rêvé d'établir à Dieupart des maisons ouvrières, des granges d'approvisionnement ou des chambres de malades furent terriblement déconcertés; en revanche, les bons, vieux lutteurs de 79 et leurs fils vaillants tressaillirent de joie.

Mesdames, Messieurs, aujourd'hui l'ange pourrait encore à juste titre célébrer de nouveaux triomphes. En dépit de bien des contrariétés, l'école a grandi; vous l'avez vu, elle prend des proportions gigantesques, des allures de collège. L'ange pourtant a décidé de se taire; il ne veut point blesser l'humilité des âmes généreuses qui, fidèles à ses inspirations, ont largement contribué au développement rapide de cette œuvre.

A l'ange du Bon Dieu, à ses coopérateurs dévoués, merci de la part des parents, de la part des élèves, de la part des maîtres.

La dette de notre reconnaissance bien simplement réglée, j'arrive, Mesdames et Messieurs, au compte-rendu de cette année scolaire. Je débute par l'Ecole Moyenne.

En octobre 1908, nous comptons 13 élèves en première année moyenne et 20 élèves en préparatoire. Trois mois après un vent de tempête nous amenait d'Aywaille 8 nouveaux élèves qui n'étaient point de taille à suivre nos programmes. La consigne était sévère. L'on discuta fort leur admission; enfin l'on passa par-dessus la consigne et pour les admettre, on dut créer une nouvelle division dans la classe préparatoire. Au total l'école comptait donc 41 élèves. À Pâques, plusieurs de nos jeunes gens abandonnèrent les classes pour les travaux des champs, en sorte que 28 élèves seulement ont pris part au concours: 7 élèves pour la première année moyenne, 12 pour la classe préparatoire, 9 pour la seconde division de cette classe.

Les résultats du concours de la première année moyenne sont bien consolants. Tous les élèves de cette classe ont amplement satisfait. Un élève a obtenu les 8110 et demi des points un autre les 7110, tous les 6110. Le cher frère Patrice, professeur à l'école moyenne de Ste-Marguerite, à Liège qui a présidé nos concours, nous a félicités pour les succès obtenus dans cette classe.

Et cependant, il faut bien l'avouer, quelques-uns de nos élèves n'ont pas donné toute la mesure de leur force, faute d'application soutenue durant l'année. Rien ne sert de courir, il faut partir à l'année. Au reste, leur repentir paraît sérieux et je compte bien sur leur travail l'an prochain.

Les résultats du cours préparatoire ne sont pas si brillants. Un seul a obtenu les 6110 des points; tous les autres se donnent la main; ils ont obtenu les 5110, tout juste assez pour n'être pas busés. Ces messieurs, il est vrai, ont une excuse. Tandis que le programme de première année moyenne était limité dans des limites étroites, leur programme à eux embrassait toutes les années de l'école primaire. Avant d'admettre leurs excuses, il nous sera permis pourtant de les attendre au concours de l'année prochaine avec le programme bien délimité.

Je ne parle pas du concours de la seconde division. A noter cependant le succès de 4 élèves qui pourront entrer en préparatoire.

Mesdames et Messieurs, contre l'horaire de nos classes moyennes des critiques ont été formulées. On a dit: 5 heures de cours ne suffisent pas. Ces critiques, je tiens à le déclarer une fois pour toutes, n'ont aucun fondement. Le programme du gouvernement comprend 29 heures de classe par semaine. Dans cet horaire, il faut compter deux heures de gymnastique. De la gymnastique, nos élèves en font assez, je suppose, en parcourant des kilomètres pour venir à l'école et en se déliant les muscles au ballon. Restent donc 27 heures qui correspondent précisément à notre horaire; 25 heures durant la semaine et 2 heures le dimanche. Inutile d'insister davantage sur ce point.

Avant de finir avec l'école moyenne, je voudrais attirer l'attention des parents sur le grave préjudice qu'il y a de vouloir faire exempter leurs enfants de certains cours; c'est une cause de paresse et d'indiscipline; et je suis décidé à ne plus accorder pareille exemption.

Il est aussi très préjudiciable à l'intérêt de l'enfant de lui faire quitter l'école à la période d'été pour l'employer aux travaux des champs; avec la meilleure volonté, les élèves qui ont dû abandonner leurs études à Pâques ne sauraient rattraper le temps perdu et monter dans une classe supérieure.

Ces observations faites, j'arrive au compte-rendu de l'école industrielle dominicale.

Durant la période d'hiver le nombre de nos jeunes gens a dépassé la centaine. L'été avec ses attractions a entraîné les volontés plus faibles; 85 jeunes gens ont concouru pour les Prix.

Les résultats sont plus que satisfaisants. Les élèves qui ont assisté régulièrement aux cours et qui ont eu le courage de faire tous leurs devoirs sont justement récompensés; ils ont réalisé des

progrès sérieux, leurs compositions en font foi. Quant aux élèves moins assidus et plus négligents, ils sont à plaindre de n'avoir pas profité comme ils l'auraient pu d'une année de travail. Chacun récolte ce qu'il a semé; c'est toujours la même histoire.

Il faudrait que les parents se rappellent que l'assiduité aux cours et l'application aux devoirs de la semaine sont les premières conditions requises pour le succès de notre école industrielle dominicale et c'est avec raison que notre règlement est devenu plus sévère à cet égard. Désormais ceux qui auront manqué cinq fois au cours sans motif sérieux ne pourront prendre part au concours pour les prix; on usera de la même sévérité envers les élèves qui négligeront les devoirs de la semaine.

L'horaire de notre école industrielle comme celui de notre école moyenne a reçu des critiques. On a dit: les cours donnés une fois la semaine sont insuffisants; les élèves oublient dans l'intervalle ce qu'ils ont pu apprendre. Un mot de défense, s'il vous plaît.

Deux systèmes sont en vigueur dans l'enseignement des adultes. Le premier système préconise 3 ou 4 heures de classe par semaine durant la période d'hiver, et on abandonne l'élève aux jours du printemps pour le reprendre 6 ou 7 mois plus tard. Le second système préconise un cours par semaine durant toute l'année. De part et d'autre le nombre des heures de classe est le même.

Nous préférons le second système au premier précisément par ce qu'il ne comporte pas d'interruption préjudiciable. Au reste cet intervalle de Dimanche à Dimanche n'a point chez nous les conséquences funestes que l'on suppose; les devoirs de la semaine forment un bon trait d'union entre nos différents cours hebdomadaires et les relie étroitement.

Un mot avant de terminer sur notre méthode d'enseignement et sur le but que nous poursuivons dans l'école industrielle.

La plupart de nos élèves ouvriers ou cultivateurs, n'ont reçu que l'instruction primaire.

Nous les divisons par classe suivant leur capacité. Aux plus arriérés nous apprenons l'arithmétique et le français; aux plus avancés la comptabilité simple de l'artisan et de l'agriculteur; ce que je dis de la comptabilité, je pourrais le dire du dessin; chacun travaille, suivant ses aptitudes sur des modèles pratiques en rapport avec son métier. Chez nous pas de théorie. Point n'est besoin que nos menuisiers et nos forgerons sachent la définition d'une projection ou d'une perpendiculaire; tracer des projections et mener des perpendiculaires quand l'occasion se présente.

En résumé, à l'Institut St-Raphaël on n'entend point faire de vos jeunes gens des experts-comptables ou des architectes; d'autres écoles sont faites pour cela. Notre ambition à nous est de former des ouvriers, des agriculteurs, plus instruits, plus habiles et partant plus indépendants.

Tel est le but de notre école industrielle.

Les résultats obtenus jusqu'à ce jour par l'enseignement de la comptabilité et du dessin sont très

encourageants; le cours d'agriculture que nous allons établir en octobre prochain et dont M. Thomas a bien voulu prendre la direction, procurera aux agriculteurs du pays des avantages non moins précieux. Le nom seul de M. l'agronome de l'Etat en est la plus sûre garantie. Il semble d'ailleurs que la Providence qui n'a point cessé de veiller sur notre œuvre, nous réserve encore une faveur spéciale en cette occasion; elle nous a mis en rapport avec un homme d'une haute compétence qui viendra peut-être nous aider de ses lumières dans nos expériences agricoles.

En finissant, Mesdames et Messieurs, j'ose vous demander de vouloir bien continuer à soutenir cette école, encore à ses débuts, de votre sympathie et votre dévouement; de mon côté, avec l'aide de Dieu, je vous promets de me dépenser sans compter au parachèvement de cette œuvre, au bien de vos jeunes gens ».

M. le représentant Francotte, président du Comité scolaire, félicite les maîtres et les élèves des résultats obtenus. Il insiste sur le caractère providentiel de cette œuvre fondée par M. le curé de Deigné; il promet à M. le Directeur en son nom, au nom des catholiques de ce pays, la sympathie et le dévouement de tous.

Arrive enfin la minute solennelle de la distribution des récompenses; prix superbes et pratiques, cause de joie pour un grand nombre, de regret pour l'un ou l'autre.

Nos meilleures félicitations aux Révérends Pères Salésiens, nos meilleurs vœux pour le développement de cette école si intéressante.

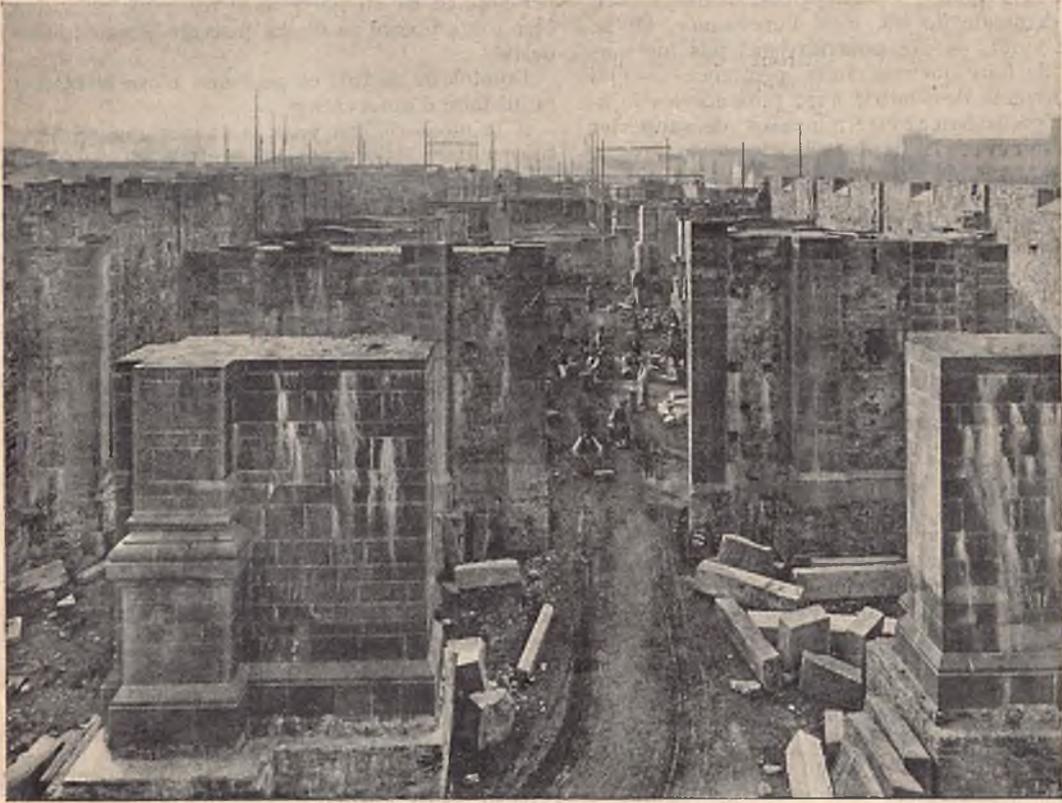
FLORENCE — La première idée d'élever une église dans la via Aretina à Florence fut inspirée à notre Vénérable Père Dom Bosco lui-même par la condition délaissée du populeux faubourg S. Salvi, habité par des familles ouvrières et envahi par la propagande protestante qui y a établi un de ses centres les plus actifs et les mieux organisés. Cette idée eut l'approbation de l'inoubliable Card. Bausa, de vénérée mémoire et les encouragements de son successeur, Mgr. Mistrangelo, archevêque actuel de Florence. Léon XIII tint également à bénir l'entreprise, et S. S. le Pape Pie X, heureusement régnant, accepta, par un bref du 27 juin 1904, le patronage d'une chapelle du futur Sanctuaire dont le regretté Card. Svampa posait la première pierre, le 21 avril 1903. Le Sanctuaire sera dédié à la Sainte Famille.

Les deux gravures que nous présentons en ce numéro aux lecteurs du *Bulletin* qui se rappellent encore celles que nous avons publiées en mars 1906, feront bien voir que les travaux ne sont nullement suspendus, mais qu'ils procèdent avec une lenteur calculée sur les ressources disponibles. Nous voulons espérer qu'en cette année du Jubilé de notre Vénéré Supérieur Général, la construction du magnifique Sanctuaire fera un grand pas en avant.

BETHLÉEM. — *Un buste à D. Belloni.* — Mme Amélie Dupré a bien voulu offrir en don à l'*Oryphelinat Catholique* de Bethléem un buste du regretté et vénéré fondateur, le chanoine Antoine

Belloni. Exécuté en marbre ancien et de grandeur naturelle, le buste est d'une ressemblance parfaite, surtout dans les yeux et dans le sourire. Ainsi les traits de celui dont le cœur eut tant de battements d'affectueuse charité pour toute la jeunesse de la Palestine, resteront toujours présents à la vue des orphelins de Bethléem qui profitent avec abondance des fruits si suaves de son zèle infatigable. A l'artiste sculpteur nos vifs remerciements.

tence je n'entends pas ici la patience dans les injures et les déplaisirs, la mortification continuelle de tous ses sens et la parfaite retenue dans la prière, en classe, à l'étude, en récréation. Ces sortes de pénitences lui étaient habituelles. Je parle seulement des pénitences afflictives du corps. Dans sa ferveur, il aurait voulu jeûner au pain et à l'eau pendant le carême entier et tous les samedis en l'honneur de la Sainte Vierge. Mais on le lui défendit pour éviter la ruine complète de sa mauvaise



FLORENCE — Sanctuaire de la Sainte Famille - État des travaux vus de l'entrée.

Vie du Serviteur de Dieu

DOMINIQUE SAVIO

Élève du Vénérable Dom Bosco.

CHAPITRE XIV.

Ses pénitences — Ses mortifications extérieures.

L'état maladif de Dominique, son jeune âge, l'innocence de sa vie, l'auraient certainement dispensé de toute sorte de pénitence; mais il savait que difficilement un jeune homme peut conserver une pureté de l'âme sans le secours de la pénitence, et cette pensée faisait que la voie des souffrances lui paraissait toute couverte de roses. Par péni-

santé. Que faire alors? Empêché de se priver de nourriture, il entreprit d'affliger son corps d'autres manières. Il commença à mettre dans son lit de petits éclats de bois et des morceaux de briques afin de souffrir pendant le sommeil; il voulait porter une espèce de cilice, mais tout cela lui ayant été également défendu, il eut recours à un nouveau moyen. L'automne et l'hiver arrivés, il laissa la saison s'avancer sans augmenter les couvertures de son lit, de sorte qu'au mois de janvier, il n'était encore couvert que comme en été. Un certain matin qu'il était resté au lit par suite de quelque malaise, le Directeur alla le voir et le trouva tout pelotonné et transi de froid. Il s'aperçut aussitôt que Dominique n'avait sur lui qu'une seule couverture, et encore très mince. — Tu veux donc mourir de froid? lui dit-il. — Non, répondit l'enfant, je ne mourrai pas de froid. Jésus, dans la

grotte de Bethléem, et lorsqu'il était attaché à la croix, était encore moins couvert que moi.

A partir de ce moment, il lui fut absolument interdit de se livrer à des pénitences de quelque genre que ce fût sans la permission expresse de ses Supérieurs. Cet ordre lui fut pénible, mais il s'y soumit. Un jour, je le rencontrai tout affligé: « Pauvre de moi! s'écria-t-il, voyez ma perplexité! Le Sauveur me dit que si je ne fais pas pénitence, je n'irai pas en Paradis, et on me défend d'accomplir la plus petite pénitence! Quel sera donc mon Paradis? — La pénitence que le Seigneur demande de toi, c'est l'obéissance. Obéis, et cela suffit. — Ne pourriez-vous pas me permettre de faire quelque autre pénitence? — Oui je te permets de souffrir avec patience les injures qui pourraient t'être adressées, de supporter avec résignation le froid et le chaud, la fatigue et tous les malaises de santé qu'il plaira au Seigneur de t'envoyer. — Mais on souffre tout cela par nécessité! — Eh bien, supporte-les pour l'amour de Dieu, et elles se changeront en vertus et en mérites pour toi.

Content de ces avis et se rendant à ces conseils, il se retira tranquille.

Quiconque regardait Dominique trouvait un si grand naturel dans toute sa personne qu'il semblait avoir été créé ainsi par le Seigneur. Mais ceux qui furent chargés de son éducation peuvent assurer qu'il eut à faire de grands efforts pour coopérer à la grâce de Dieu.

Il avait les yeux très vifs et ne pouvait les tenir recueillis sans se faire violence, ce qui, au commencement, lui donnait de violents maux de tête. Et pourtant sa réserve devint telle que parmi tous ceux qui l'ont connu, personne ne se souvient de l'avoir vu donner un seul coup d'œil qui s'écartât des règles de la plus rigoureuse modestie. Les yeux, avait-il coutume de dire, sont deux fenêtres. Par les fenêtres passe ce qu'on y fait passer. Or par les fenêtres de nos yeux nous pouvons faire entrer dans notre cœur un ange ou un démon et amener l'un ou l'autre à s'en rendre maître.

Un jour il arriva qu'un jeune homme étranger à la maison commit la sottise d'apporter avec lui un journal sur lequel se trouvaient des gravures inconvenantes et irréligieuses. De tous côtés les enfants accouraient pour les regarder et Dominique les suivit, croyant que l'on montrait des images de dévotion. Mais lorsqu'il les vit de près il eut un mouvement de surprise, puis prenant la feuille comme en riant, il la déchira en mille morceaux. Ses camarades stupéfaits le regardaient avec étonnement.

— Malheureux que vous êtes, leur dit alors Dominique le Seigneur vous a donné des yeux pour contempler la beauté de ses créatures, et vous les arrêtez sur des œuvres abominables inventées par la malice des hommes. Avez-vous donc oublié ce qui nous a été répété tant de fois dans les prédications, qu'un seul mauvais regard peut souiller et perdre nos âmes?

— Mais c'est seulement pour rire de tout cela, répondirent quelques enfants.

— Oui, pour rire, et en riant vous prenez le chemin de l'enfer; rirez-vous encore si vous avez le malheur d'y tomber?

— Mais nous ne voyons pas tant de mal dans ces gravures.

— C'est bien pire alors, car vous montrez que vous êtes habitués à de semblables horreurs, et loin de vous excuser, cette habitude vous rend plus coupables. O Job! O Job, tu étais vieux, tu étais un saint, tu étais accablé par une affreuse maladie qui te retenait étendu sur un fumier, et cependant tu fis un pacte avec tes yeux pour leur ôter toute liberté en ce qui pouvait blesser la modestie!

Dominique se tut, et personne n'osa le blâmer ni lui faire d'observation.

A la modestie des yeux était jointe une grande réserve dans les paroles. Ses maîtres et supérieurs s'accordent tous à dire que jamais ils n'eurent l'occasion de lui donner même un simple avis pour avoir dit une seule parole hors de propos, pendant qu'on accomplissait un devoir d'école ou de piété. Et lors même que dans ces occasions il recevait quelque outrage, il savait modérer sa langue et réprimer sa colère. Il avertit un jour un de ses amis d'une mauvaise habitude. Celui-ci au lieu de se montrer reconnaissant, l'accabla d'injures et le frappa à coups de pied. Notre patient jeune homme n'exerça sur lui d'autre vengeance que celle du chrétien. Le sang lui monta bien à la tête, mais il reprima l'impétuosité de sa colère et se contenta de dire à son camarade: « Je te pardonne; tu as mal fait; n'agis pas ainsi avec d'autres. »

Dans les établissements consacrés à l'instruction de la jeunesse, il se trouve toujours des mécontents qui se plaignent de la discipline, du travail, de la nourriture et cherchent sans cesse à critiquer et à murmurer. De semblables sujets sont un fléau pour les Supérieurs, parce qu'ils portent préjudice à la Communauté. Dominique avait une conduite bien opposée. Ses lèvres ne proféraient jamais une parole de plainte ni contre les chaleurs de l'été, ni contre le froid de l'hiver. Quoique ce fût qu'on lui présentât à table, il se montrait toujours satisfait, et par un art admirable il y trouvait le moyen de se mortifier. Quand un mets était critiqué par les autres parce que trop cuit ou trop cru, trop salé ou trop fade, lui se montrait au contraire content, disant que c'était tout-à-fait de son goût. On le voyait au réfectoire, après le départ de ses camarades, ramasser les miettes tombées par terre et les manger comme une chose délicieuse. A ceux qui lui manifestaient leur étonnement, il répondait, pour cacher son esprit de pénitence: — Les pains ne se mangent pas entiers, et s'ils sont réduits en petites miettes, c'est autant de travail déjà fait pour les dents.

Les restes des repas, qui auraient inspiré du dégoût aux autres il les recueillait avec soin en disant: Tout ce que nous avons en ce monde est un don précieux du Seigneur, et de tous ces dons le plus grand, après sa grâce est l'aliment qui nous conserve la vie.

Nettoyer les souliers, brosser les habits de ses ca-

marades, rendre aux malades les services les plus bas, balayer, c'était pour lui un agréable passe-temps. — Que chacun fasse ce qu'il peut, avait-il coutume de dire; pour moi, je ne suis pas capable de faire de grandes choses, mais j'espère que Dieu dans son infinie bonté, voudra bien agréer ces pauvres actions que je lui offre de tout cœur.

Manger des choses contraires à son goût; refuser celles qui lui auraient été agréables; supporter les odeurs désagréables; renoncer à sa propre volonté et souffrir patiemment, tels sont les actes de vertu que Dominique pratiquait couramment, chaque jour, ou pour mieux dire, à chaque instant.

J'omets un très grand nombre de faits de ce genre qui tous concourent à démontrer à quel degré Dominique était doué de l'esprit de pénitence, de charité et de mortification dans tous ses sens et en même temps combien sa vertu était industrieuse combien elle savait profiter des occasions grandes et petites, et même des choses indifférentes pour se sanctifier et accroître ses mérites devant le Seigneur.

+

NÉCROLOGIE.

Monsieur Antoine-François Hanquet.

L'Orphelinat S. Jean Berchmans à Liège se fait un devoir de renouveler à la famille Hanquet, par l'organe du *Bulletin Salésien*, ses humbles sentiments de condoléances chrétiennes pour l'immense perte de son cher et regretté bienfaiteur.

Dès le début de l'Œuvre de Dom Bosco à Liège, Monsieur Hanquet eut à cœur de la soutenir généreusement et de plusieurs manières qui lui étaient toutes inspirées par son grand cœur. Aussi les Salésiens et les Orphelins se sont-ils fait un devoir de reconnaissance et de justice d'offrir au Seigneur des prières ferventes pour le repos éternel de l'âme de leur cher et inoubliable Bienfaiteur.

Nous nous permettons de recommander cet homme de bien dans toute la juste acception du terme aux prières de nos dévoués Coopérateurs.

COOPÉRATEURS DÉFUNTS



France.

- ALGER: R. P. Louis de Gonzague, ancien Abbé de la Trappe, *Stavouéli*.
- ANGERS: M. Antoine Charles de Girard de Chateauvieux, *Le Louroux-Béconnais*.
- BEAUVAIS: M. l'abbé Le Caron, curé, *Abbecourt*.
- LEMANS: R. P. Henri de Bigault, de la Compagnie de Jésus, *Le Mans*.
- LA ROCHELLE: M. l'abbé Dumas, *Saint Genis de Saintonge*.
- PARIS: M. le Chanoine Joly, du Chapitre Métropolitain, *Paris*.
 - M. le Chanoine Delaumosne, Curé, *Nanterre*.
- SAIN'T-BRIEUC: M. le Chanoine Poezevara, recteur, *Plussulien*.
 - M. l'abbé J. Gourio, recteur, *Cesson*.
 - M. l'abbé Eug. Bouëssel, sous-diacre, *Plouguenast*.
 - M. l'abbé Deniel, sous-diacre, *Plouer*.
- SAIN'T-CLAUDE: Rd. Edmundus, frère convers, abbaye de *Sept-Fonts*.
- SÈEZ: M. l'abbé Richer, aumônier de la Providence, *Alençon*.
- VERSAILLES: M. le chanoine Genty, Vicaire Général, *Versailles*.
 - M. l'abbé Gau, curé, *Rueil*.
- ORLÉANS: Rde Mère Marie Ambroise. Religieuse de la Visitation, *Orléans*.
 - Rde. Mère Elisabeth Salmon, Rel. de la Visitation, *Orléans*.
- PARIS: Rde Mère Marie de la Miséricorde *Demons Supérieure Générale des Religieuses Auxiliatrices des Ames du Purgatoire, Paris*.



- BLOIS: Mme la Comtesse d'Irumberry de Salaberry, *Fossé*.
- CAHORS: M. Edouard Delsaud, *Cahors*.
- CAMBRAI: Mme la Baronne Charles Piérard, *Vallenciennes*.
 - Mme Deledalle Lefebvre, *Wasquehal*.
 - M. E. J. I. François Baus, *Lomme-les-Lille*.
 - M. Maurice Desmazières, *Lille*.
 - M. Georges Desreumaux, *Lille*.
 - M. Amédée Duchange, *Roubaix*.
- CHALONS: M. Hippolyte Frapet, *Issy-l'Évêque*.
 - M. Charles Deton, *Macon*.
- CHAMBÉRY: Mlle Maria Bel, *Chambéry*.
 - Mlle. Thérèse Archiprêtre, *Méry*.
- DIJON: M. Émile Manuel, *Aignay-le-Duc*.
- FRÉJUS: M. et Mme Deleuze, *Draguignan*.
- MARSEILLE: Mlle Nathalie Quenin, *Fontvieille*.
 - Mme Hamel, *Marseille*.
 - M. M. Guillard, *Marseille*.
- NICE: Mme Raymond de Villeneuve la Colette, *Nice*.
- PAMIERS: M. Joseph Monteil, *Saverdun*.

PARIS: M. L. V. Simonnot Godard, *Paris*.

— M. Alphonse Laurenty, *Paris*.

— Mlle Marie Kann, *Paris*.

REIMS: M. C. de Renéville, *Braisne*.

TOULOUSE: M. et Mme Cossanne, *Grenade-sur-Garonne*.

VALENCE: Mme veuve Martin, *Banne*.



Autres pays.

BELGIQUE: Rde Mère Marie Ursule, ancienne Supérieure des Religieuses Ursulines de *Louderzeel*.

— Rde Mère Marie du Calvaire Delagrange, Religieuse Ursuline de *Blois*.

— Rde Mère St. Paul, Ursuline de *Blois*.

— Rde Mère Ste Mélanie, Ursuline de *Blois*.

— Rde Mère Marie de S. Charles, Ursuline de *Bordeaux*.

— Rde Sœur Félicité, Ursuline de *Blois*.

— Rde Mère Ste Anastasie, Ursuline, d'*Avranches*.

— Rde Mère Marie de l'Incarnation, Ursuline, *O'Brien*.

— Mme A. Hamels, *Anvers*.

— Mlle Maria d'Arbrefontaine, *Liège*.

— M. Jean-Joseph Heinn, *Membach*.

— M. Auguste-Joseph de Jaer, *Pousset*.

— Mme la Comtesse Mathilde de Robiano, *Rumilles* (Tournai).

— Mme Alphonse Lefébure, *Verviers*.

— M. Hubert Bradfer, *Villers-la-Loue*.

— Mlle de Wouters, *Braine-le-Comte*.

— M. Alfred de Clerk, *Bruges*.

— Mme Boval, *Bruelles*.

— Mme Heurtz, *Arlon*.

— M. A. J. Lambert, *Cras-Avernas*.

— M. J. F. Schoonbroodt, *Clermont-sur-Bervine*.

— Mme H. Van Hecke Van den Broecli, *Dichelvenne*.

— M. le Sénateur Delporte, *Dour*.

— M. A. T. S. Loiseau, *Fosses-Ville*.

— M. l'abbé de Veirman, curé S. Jacques, *Gand*.

— M. Hye-Hoyes, *Gand*.

— M. de Deckère, *Gand*.

— Mme la Comtesse Verspeyen, *Gand*.

— Mme Limpens, *Gand*.

— Mlle Rooman, *Gand*.

— Mme Marie Joséphe Debbaudt, *Gand*.

— Mme A. H. C. Wibin, *Liège*.

— Mme L. H. J. Poulain, *Mons*.

— M. François Desmechf, *Namur*.

— M. Raymond Leuvillon, *Quiévrain*.

— Mlle Bernier, *Quiévrain*.

— Mme Jules Liévin-Wallet, *Quiévrain*.

— M. l'abbé G. Obrassart, vicaire, *Quiévrain*.

— M. Ernest Sody, *Quiévrain*.

— Mme Dahier, *Quiévrain*.

— Mme Lebeau, *Quiévrain*.

— Mlle Lucie Dussart, *Roux*.

— M. Aimé Delhoye, *Tournai*.

— M. Dubois

BELGIQUE: Mlle Bertouille *Tournai*.

— Mme Boucher, —

— Mme Brébart, —

— Mlle Bauquela, —

— Mme Blondel, —

— Mme de Bretagne, *Tournai*.

— Mme Baltazar, —

— Mme Carboemel, —

— Mlle de Camby, —

— Mme de la Croix d'Ogimont, —

— Mme Carton, —

— Mme Victor Cherquefosse, —

— Mme Paul Cherquefosse, —

— Mme Crombe, —

— Mme Couroubbe-Bourgeois, —

— Mme Couroubbe, —

— Mlle Dochy, —

— Mlle Marie Deffines, —

— Mlles Debaissieux, —

— Mme Ghislain-Debaissieux, —

— Mlle Dumortier, —

— Mme Léon Delneste, —

— Mme Delepine, —

— Mme Decordes-Léhon, —

— Mme Delhaye-Léchevin, —

— Mme E. Debrue, —

— Mme Delmiche, —

— Mlle Marie-Louise Gérardon, —

— Mme de Germiny, —

— Mme Auguste Leman, —

— Mme Labis, —

— Mme Pierre Leman, —

— Mlle Jeanne Lefort, —

— Mlle Latteur, —

— Mme Jules Lefebvre, —

— Mme Lamberrt Mulle, —

— M. Emile Lefebvre, —

— Mme Leschevin, —

— M. Joseph Leman, —

— M. Paul Leman, —

— Mme Mulle, —

— Mlle Prud'homme, —

— Mme Planquart, —

— Mme Soyez, —

— Mme Stiénard-Baltazard, —

— M. Armand Van de Kerkove, —

— Mme Valez-Dumortier, —

— Mme Van de Kerkove, —

— Mme Van Mieuwehuysse, —

— Mme Waequez, —

— Mme Wibaux-Waequez, —

— Mme Winckelmans, —

TURQUIE D'ASIE: Rde Sœur Augustine, fille de la Charité, Supérieure de l'Hôpital Principal, *Constantinople*.

Avec permission de l'Autorité Ecclésiastique.

Gérant: JOSEPH GAMBINO

Imprimerie S. A. I. de la Bonne Presse

Turin -- Cours Regina Margherita N. 176.